



BULLETIN SALESISIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Rue des Wallons.

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

R doublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'il lui donne la vie, qu'il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXIV^e ANNÉE — N^o 276 — JUIN 1902.

SOMMAIRE: A JÉSUS par MARIE. — Don Bosco et l'éducation (2^e partie, IX). — Courrier de nos Œuvres: Belgique, Autriche, Italie, Argentine. — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Un appel aux Enfants de MARIE. — Nouvelles des Missions de Don Bosco: Équateur, Brésil. — A travers les relations de nos Missionnaires: Patagonie, Brésil, Chili, Jamaïque. — Vie de Mgr Lasagna. — Livres et revues. — Nécrologie: M. l'abbé Perruchon. — Coopérateurs défunts.

A Jésus par Marie

L'ÉCHO des fêtes solennelles, par lesquelles nous avons cherché à témoigner de notre mieux notre amour, notre vénération et notre confiance envers MARIE, n'a pas encore cessé de résonner, que déjà un autre objet d'amour se présente à nous, une autre fête nous attend. Nous voulons parler, comme on le voit, du Sacré-Cœur de JÉSUS, dont le mois vient de commencer et dont la fête tombe cette année le 6, premier vendredi de ce mois de juin. De cette manière, Notre-Dame Auxiliatrice nous guide, nous conduit, comme par la main, au Cœur de son divin Fils, *ad Jesum per Mariam*. De cette manière aussi, Turin, qui abrite l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, s'unit dans un fraternel embrassement avec la Rome catholique, qui possède le temple du Cœur

de JÉSUS, et la figure de notre bon Père Don Bosco, créateur de l'un et de l'autre, nous apparaît d'autant plus vive, plus souriante et plus belle.

Nous voulons donc, encore cette année, que le Cœur de JÉSUS soit l'objet spécial de notre *Bulletin*, sûrs de vous être agréables, chers lecteurs, de plaire au divin Cœur et de nous conformer entièrement aux désirs, bien plus aux commandements de l'auguste Pontife Léon XIII qui, il y a deux ans, dans l'audience accordée aux nonagénaires, leur laissait cette parole de souvenir: « Travaillez à propager partout cette salutaire dévotion. »

Le grand Pape avait raison, car, tandis que cette dévotion se présente tant en elle-même, qu'en sa sublime signification dans le haut et souverain concept qu'elle renferme, comme un remède infailible à

tous les maux sociaux, qui nous entourent et nous pressent de toutes parts, en même temps se dresse devant nous dans le Cœur de JÉSUS, le symbole, l'instrument expressif d'une idée noble et puissante, d'une idée dans laquelle se fonde et se résume tout le christianisme, l'idée de l'amour. Oui, nous rendons au Cœur de JÉSUS un culte tout à fait spécial, nous adorons ce divin Cœur, non plus comme nous adorons, par exemple la main, les doigts ou tout le corps du divin Sauveur dans le sacrement de l'Eucharistie, nous l'adorons, parce que le Cœur de JÉSUS, objet visible, s'unit, fait comme une seule chose avec un objet invisible, souverain et efficace opérateur, tel qu'est l'amour. Nous l'adorons parce qu'il est le moyen, l'instrument puissamment expressif de quelque chose de spirituel en JÉSUS-CHRIST. Nous l'adorons, parce qu'il nous invite, nous attire, dirais-je, d'une manière sensible, parlante, à une idée élevée de religion. Nous l'adorons enfin, parce qu'il nous conduit par sa nature à devenir de vrais, de généreux, de fidèles disciples du divin Rédempteur. D'où l'on comprend pourquoi, si nouvelle est la forme du culte du Cœur de JÉSUS, l'idée, l'essence en est très ancienne. Elle est née, il est vrai, comme culte public, seulement depuis 200 ans; mais, comme l'observe sagement un éminent cardinal: « L'arbre, dont est sortie cette belle et suave fleur, est aussi ancien que JÉSUS-CHRIST même; bien plus, cette fleur même, dont s'exhale une telle odeur de paradis, n'est qu'un rameau de la vraie vigne qui ombrage de ses pampres et réjouit de ses fruits le jardin choisi de l'Église. »

Mais pourquoi, dira-t-on, une dévotion aussi intrinséquement puissante, pourquoi un culte de si haute importance resta-t-il pendant tant de siècles caché? Pourquoi un objet, un instrument de si grande efficacité spirituelle et morale se révéla-t-il d'une manière publique, lumineuse, seulement en ces temps? Certes nous ne pourrions jamais pénétrer les desseins de Dieu, ni d'autant moins connaître les raisons intimes, les fins cachées qui le guident dans ses opérations. Mais une lueur, un rayon de tout cela nous est donné par cette âme privilégiée qui fut sainte Gertrude, née à Eisleben dans la Saxe, et si célèbre par ses révélations. Or, parmi ces révélations, une des plus mémorables est celle où elle raconte en toute simplicité

une extase, dans laquelle Notre-Seigneur lui apparut, en compagnie de saint Jean l'évangéliste, et lui donna la joie d'entendre les palpitements de son divin Cœur. Et comme émue, elle demandait tout en larmes à l'apôtre bien-aimé, pourquoi n'avait-il pas fait mention dans son évangile de ces extraordinaires palpitements d'amour, elle eut pour réponse, qu'une connaissance plus intime des trésors de ce divin Cœur serait concédée aux hommes dans un temps, où les esprits engourdis se secoueraient et les cœurs refroidis se réembraseraient dans l'amour de JÉSUS-CHRIST.

Ce temps est par malheur arrivé. Plus que dans les autres siècles, la brume de l'erreur obscurcit de nos jours les esprits et le froid de l'incrédulité assiège les cœurs, à ce point que seule la lumière et la chaleur, provenant du Cœur de JÉSUS, pourront réussir à éclairer les esprits et à réchauffer les cœurs. Prières, mortifications, sacrifices, servent et serviront toujours; mais seul le Cœur de JÉSUS réussira à triompher pleinement et stablement du cœur humain. C'est donc un bien, et de plus un devoir que, cette année encore, nous cherchions à passer avec la plus grande ferveur et le meilleur fruit le mois qui Lui est consacré, et à célébrer sa fête avec le plus de dévotion possible. Aux grandes iniquités opposons des bonnes œuvres de choix, aux apostasies la ferveur de la foi, aux ravages moraux la pureté de la vie, au scandale le bon exemple, à la haine l'amour. Il n'y a que le bien qui soit assez fort pour détruire le mal, s'écriait Lacordaire, dont, il y a quelques jours à peine, à Notre-Dame de Paris, on fêtait le centenaire de la naissance.

Certes, tout cela portera en soi des peines, des douleurs et des sacrifices; mais on n'arrive au Thabor qu'en passant par le Golgotha. Tout sacrifier au devoir, et jamais le devoir à rien, voilà la devise du glorieux martyr de la Commune, l'abbé Deguerry, et voilà aussi la nôtre, chers Coopérateurs, voilà l'idéal du fidèle du Cœur de JÉSUS en tout temps, mais, surtout en ce mois. Courage donc, et vive aujourd'hui et toujours le Sacré-Cœur de JÉSUS.



Don Bosco et l'éducation *

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

IX

L'Exercice de la Bonne Mort

On connaît dans les séminaires, les presbytères, les communautés, et en général dans le monde pieux, ce qu'on appelle la Retraite du mois. L'Exercice de la bonne mort est la retraite du mois des Maisons salésiennes. Don Bosco l'a imposé à ses deux familles religieuses; il veut également qu'on y fasse participer les élèves de ses maisons d'éducation. Voici comment il s'explique à ce sujet dans la *Jeunesse instruite* :

« Toute notre vie, mes chers enfants, doit être une préparation à la mort; mais, si vous voulez bien mourir, faites avec grande dévotion l'exercice connu sous le nom d'*Exercice de la bonne mort*. Pour cela, mettez en ordre, une fois chaque mois, vos affaires spirituelles et temporelles, comme si vous deviez réellement mourir ce jour-là.

« Voici la manière pratique de faire cet exercice: choisissez à cet effet le premier jour ou le premier dimanche du mois. La veille au soir, faites quelques considérations sur la mort, prochaine peut-être et qui peut vous frapper subitement. Voyez la manière dont vous avez passé le mois précédent; examinez ce qui pourrait vous inquiéter, si votre âme devait être citée immédiatement au tribunal de Dieu. Faites enfin votre confession et votre communion comme vous les feriez, si vous étiez réellement sur le point de mourir. »

Conformément à ces instructions de Don Bosco, voici comment se fait en commun l'exercice de la bonne mort dans les Maisons salésiennes. La veille, avant le souper ou après les prières du soir, on fait aux enfants une courte instruction sur l'une des fins dernières, et on les engage tous à se confesser

et à communier. Bon nombre se montrent dociles à cette exhortation. Ordinairement, l'on fait venir un confesseur extraordinaire, auquel les confesseurs ordinaires cèdent la place. Les enfants se confessent le soir ou le lendemain, avant ou pendant la messe. L'exemple et la grâce aidant, la communion est presque générale. Au lieu de l'action de grâces ordinaire, on lit les prières de la bonne mort, telles qu'elles se trouvent dans la *Jeunesse instruite*, que tout le monde tient à la main.

C'est d'abord la prière du pape Benoît XIII, pour obtenir la grâce de ne pas mourir d'une mort imprévue. On y lit entre autres choses : « Très aimable JÉSUS, mon Seigneur et mon Dieu, par tous vos travaux et vos douleurs, par votre sang précieux et par vos cinq plaies, je vous conjure ardemment de ne pas m'enlever soudainement de ce monde. Ce sont vos mains divines qui m'ont formé, ô JÉSUS, ne me détruisez donc pas si promptement. Accordez-moi, je vous en supplie, le temps de faire pénitence, donnez-moi une mort heureuse en votre grâce, afin que je puisse vous aimer de tout mon cœur, vous louer et vous bénir éternellement. »

Cette prière est suivie des litanies de la bonne mort, dont la beauté et l'éloquence dépassent tout ce qu'on peut dire. C'est le plus touchant sermon que l'on puisse faire sur la mort, dont toutes les circonstances sont rappelées avec ce qu'elles ont de plus propre à émouvoir. Qu'on en juge par ces quelques citations :

« Seigneur JÉSUS, Dieu de bonté, Père de miséricorde, je me présente devant vous avec un cœur humilié, confondu et brisé de douleur; je vous recommande ma dernière heure et ce qui doit la suivre.

« Quand mes pieds immobiles m'avertiront que ma course en ce monde est près de finir, miséricordieux JÉSUS, ayez pitié de moi.

(*) Voir *Bulletin salésien* février 1901 et suivants, janvier, mars 1902 et suivants.

« Quand mes mains tremblantes et engourdis ne pourront plus vous étreindre, ô mon Crucifix bien-aimé, et que je vous laisserai, malgré moi, tomber sur mon lit de douleur, miséricordieux JÉSUS, ayez pitié de moi.

« Quand mes yeux, obscurcis et troublés aux approches de la mort, porteront vers vous leurs regards tristes et mourants, miséricordieux JÉSUS, ayez pitié de moi.

« Quand mes lèvres, froides et tremblantes, prononceront pour la dernière fois votre adorable nom, miséricordieux JÉSUS, ayez pitié de moi.....

« Quand je verserai mes dernières larmes, symptômes de ma mort prochaine, recevez-les en sacrifice d'expiation, afin que je meure comme une victime de pénitence, et dans ce terrible moment, miséricordieux JÉSUS, ayez pitié de moi.....

« Enfin, quand mon âme paraîtra devant vous, et qu'elle verra, pour la première fois, l'éclat de votre majesté, ne la rejetez pas de devant votre face, daignez la recevoir dans le sein de votre miséricorde, afin que je chante éternellement vos louanges. »

Et ces litanies se terminent par cette touchante prière, qui résume sur la mort tout l'enseignement évangélique : « O Dieu, qui, en nous condamnant à la mort, nous en avez caché l'heure et le moment, faites que, passant dans la sainteté tous les jours de ma vie, je puisse mériter de sortir un jour de ce monde dans la paix d'une bonne conscience et mourir dans votre saint amour. »

Après ces litanies, vient nue prière pour les âmes du Purgatoire ; car il est bon de descendre un peu dans cette prison de la justice divine, pour apprendre à craindre les moindres fautes, et s'exciter à servir Dieu

dans la ferveur, durant le mois qui commence.

Enfin l'on termine par la prière à saint Joseph, patron de la bonne mort, dans laquelle on conjure le grand patriarche, mort entre les bras de JÉSUS et de MARIE, de nous obtenir la grâce de mourir, nous aussi, de la mort des prédestinés.

Puis l'usage s'est introduit de réciter un *Pater* et un *Ave* pour celui de l'assistance qui mourra le premier. L'énoncé de cette intention frappe toujours l'imagination des enfants et les porte à réfléchir ; car chacun se dit : « Qui sait ? Ce sera peut-être moi. »

Cet exercice de la bonne mort s'introduit facilement dans les Patronages, dans les réunions d'Anciens ; et partout il produit les mêmes fruits de sanctification. C'est qu'en effet il est tout évangélique. C'est la mise en pratique des recommandations du Maître : « Soyez prêts, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. Le Fils de l'homme viendra au moment où vous n'y pensez pas. Il viendra comme un voleur. Bienheureux le serviteur que son maître trouvera veillant ; en vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens. »

Aussi Don Bosco assure qu'il est impossible de se damner, si l'on fait bien l'exercice de la bonne mort, c'est-à-dire si chaque mois l'on s'approche des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, comme si c'était la dernière fois et qu'on dût ensuite paraître devant Dieu pour être jugé.

D'ailleurs rien n'est plus propre à guérir les enfants et les jeunes gens d'un défaut qui est celui de leur âge, la légèreté. Mis chaque mois en présence de la mort et de l'éternité, ils prennent des idées sérieuses, propres à les faire travailler, vivre de la foi, devenir des chrétiens et des saints.

Modes divers de Coopération

Le COOPÉRATEUR SALÉSIEN, qui veut vraiment l'être, a bien des manières de mériter ce titre et d'acquérir l'immense trésor que l'Église a bien voulu ouvrir en sa faveur.

L'aumône, sous toutes ses formes, argent, vêtements, vieux linge, etc., suivant les moyens de chacun et la générosité de son cœur, est généralement mise en première ligne. Nous y joindrons aussi le travail procuré aux ateliers professionnels, l'achat des produits agricoles, etc.

Mais une autre forme, sur laquelle nous voulons tout spécialement attirer l'attention des Coopérateurs, c'est la *propagande* qui consiste à faire connaître l'œuvre, à lui attirer des amis, à faire de nouveaux Coopérateurs, à susciter, en un mot, de nouveaux dévouements à l'Œuvre de Don Bosco.

Enfin et par-dessus tout, c'est la *prière*, dont notre Œuvre a toujours si grand besoin et qui ne nuit jamais à personne, surtout aux œuvres de dévouement. Agir et prier sont les deux plus grands moyens de Coopération salésienne.

COURRIER

DE NOS ŒUVRES

BELGIQUE

Première visite de Don Rua à Verviers

Le Supérieur général des Salésiens, Don Rua, vient de visiter les diverses Maisons de Suisse, de Belgique et d'Angleterre.

Les 19 et 20 avril, il était à Verviers; voici ce qu'écrivit au sujet de son passage le *Nouvelliste de Verviers*, du lundi 21 avril:

A la Maison salésienne

« Don Rua, Supérieur général des Salésiens, est arrivé samedi en notre ville, pour visiter l'Institut de la rue Renier, fondé depuis bientôt deux ans. Le vénéré Supérieur a célébré hier à 8 heures la sainte Messe dans la chapelle de l'Établissement; à 10 heures, il a assisté à la grand'messe, chantée par son Assistant, et a adressé à la jeunesse, à ses bienfaiteurs et bienfaitrices présents une allocution touchante.

« A l'issue de cette cérémonie, une réception a été faite à Don Rua dans la grande salle. Son entrée a été accueillie par des acclamations sans fin. A ses côtés avaient pris place M. le Doyen de Verviers, le Rév. Assistant du Supérieur général, M. le sénateur Simonis, président d'honneur et M. Limbourg, président de la *Société des Jeunes Ouvriers*, M. l'abbé Cosson, directeur, ses confrères, M. l'abbé Baras, ancien directeur du *Cercle St-Joseph* et les autres membres du Bureau de la Société.

« M. l'abbé Cosson a pris d'abord la parole, pour saluer la première visite dans la maison verviétoise du successeur direct du regretté Don Bosco. Il a montré le bien réalisé en ces deux ans, grâce à la protection spéciale de Notre-Dame Auxiliatrice, grâce au con-

cours généreux des familles bienfaitrices de l'œuvre, grâce au dévouement du Comité et de son président, M. Limbourg, qui a toujours eu, à la *Société des Jeunes Ouvriers*, son cœur tout entier (bravos), grâce aussi aux excellentes dispositions des jeunes gens. Évoquant heureusement le festin donné par Joseph à ses frères, il a réclamé de la part de Don Rua, pour les Salésiens de Verviers et leurs disciples, les Benjamins de ses enfants de Belgique jusqu'à dimanche (car une œuvre nouvelle va être inaugurée à Liège) une part cinq fois plus grande de l'affection de son cœur paternel. L'orateur a terminé par ce cri, applaudi avec enthousiasme: Vive notre vénéré Père Don Rua!

« Le Benjamin des Benjamins a lu ensuite un compliment très gentiment tourné, puis M. Limbourg a pris la parole. Après un délicat hommage au vénérable visiteur il a exalté l'œuvre salésienne, qui compte aujourd'hui dans l'univers plus de 600 maisons, contenant des centaines de milliers d'enfants et de jeunes gens, et qui fera décerner à son fondateur le titre de St-Vincent de Paul du 19^e siècle. (Appl.)

« M. Limbourg a retracé longuement les origines et les progrès de l'œuvre des Jeunes Ouvriers et de l'œuvre salésienne à Verviers; cet exposé a paru vivement intéresser Don Rua. Nous ne nous étendrons pas à ce sujet, nos lecteurs étant au courant de tout ce qui touche à ces œuvres. L'orateur a terminé en remerciant le Révérend Supérieur général et en lui promettant la continuation de son dévouement et de celui de ses collègues. (Appl.)

« M. le sénateur Simonis au nom des protecteurs et des protectrices de l'Institut, a remercié Don Rua de sa visite à la Maison verviétoise, et lui a exprimé toute sa recon-

naissance d'avoir bien voulu se rendre aux instances des catholiques verviétois, en leur envoyant des apôtres de cette œuvre providentielle qui répond si bien aux besoins du moment, et qui est une nécessité absolue dans les villes industrielles. M. Simonis termine en exprimant l'espoir que l'œuvre ira grandissant, pour le bien de la cité et de la patrie. (Appl.)

« Don Rua remercie en quelques paroles pleines de cœur; il se proclame l'obligé de tous les protecteurs et bienfaiteurs de l'Institut; il s'unit aux espérances qui ont été exprimées; la protection de Notre-Dame Auxiliatrice planera toujours sur cette œuvre, dit-il, et nous permettra de la parachever. S'adressant ensuite aux jeunes gens: Vous serez toujours, leur dit-il, les Benjamins de Don Rua, puisque l'œuvre qui sera inaugurée dimanche à Liège est une œuvre d'ouvriers adultes. Puisse cette Maison servir partout de modèle, pour l'honneur des Verviétois, et que Dieu récompense ses bienfaiteurs et ses bienfaitrices. (Appl. prol.)

« À la demande de M. l'abbé Cosson, le Rév. Supérieur général donne sa bénédiction à l'assemblée et l'on se sépare, emportant l'inoubliable impression de cette figure d'ascète, où l'on voit pour ainsi dire rayonner l'âme d'un saint, resplendir la bonté, la charité, le zèle de cet apôtre, compagnon, ami et confident de Don Bosco pendant quarante-deux ans, successeur élu par le saint Fondateur lui-même! »

(*Nouvelliste de Verviers*, 21 avril 1902.)



AUTRICHE

Don Rua à la Maison de Goritz

En route pour la Pologne, au mois d'octobre dernier, Don Rua voulut honorer de sa visite les bons Coopérateurs et les Confrères de Goritz, afin de pouvoir constater lui-même personnellement le développement qu'en six ans l'Œuvre salésienne a pris dans cette ville, tant au pensionnat Saint-Louis qu'au Patronage du dimanche. Divers membres du clergé et quelques laïques de marque s'étaient rendus à la station pour offrir les premiers leur salut respectueux au Recteur majeur de la Société salésienne. Tous prirent place ensuite dans les voitures que, par une heureuse idée,

encadraient les jeunes gens du Patronage sur leurs bicyclettes fleuries.

À l'arrivée au pensionnat tout pavoisé, les quatre-vingt-dix élèves réunis dans la cour acclamèrent avec le plus vif enthousiasme le successeur de Don Bosco qui, à peine entré dans la grande salle, vit aussitôt un chœur nombreux avec orchestre lui souhaiter la bienvenue. Un enfant lut ensuite un compliment au nom de tous ses condisciples et le directeur remercia Don Rua de sa bonté d'avoir bien voulu visiter la ville de Goritz. Celui-ci répondit avec cette parole qui sort toujours si vive de son cœur, remerciant de l'accueil qu'on fait, dit-il, non à sa personne, mais au successeur de Don Bosco, de celui qui aima tant la jeunesse et sacrifia toute sa vie pour elle. Il remercia tous les bienfaiteurs des Salésiens, les Coopérateurs, les Coopératrices, pour l'appui efficace qu'ils donnent à l'Œuvre de Don Bosco, puis il félicita sincèrement le chœur des jeunes chanteurs, les instrumentistes et leur brave maître.

Le lendemain matin, Don Rua se trouvait dans la chapelle, entouré de tous les enfants, désireux d'assister à sa messe et de recevoir de ses mains la sainte communion. Aux pensionnaires s'étaient joints aussi les anciens élèves et les jeunes gens du Patronage. À cette cérémonie émouvante, en succéda une autre, la profession religieuse de deux coadjuteurs salésiens, en présence de tous les élèves, et Don Rua saisit l'occasion pour adresser de nouveau la parole aux enfants avec cette suave onction qui sait conquérir les esprits et les cœurs.

Un peu plus tard Don Rua voulut aller prier sur la tombe du comte de Chambord, qu'il avait bien connu et auprès duquel il avait accompagné Don Bosco, durant sa dernière maladie. Il se rendit de là à l'archevêché où il fut gracieusement accueilli par Son Éminence qui, bien que malade, lui exprima la joie qu'Elle ressentait du bien que font les Salésiens à Goritz, et lui souhaita de voir se développer de plus en plus l'œuvre qui lui est confiée.

Après le repas eut lieu une belle réunion dans la salle du vieux collège. Jamais la vaste salle n'avait contenu tant de monde. Après l'hymne, le premier qui parla fut Mgr Alpi, au nom de tous les Coopérateurs et Don Rua le dernier leva la séance en disant

que tout ce qui avait été dit de lui, n'était que la réalisation de cette parole de Don Bosco mourant : « Je prierai le Seigneur, s'il me prend dans sa sainte grâce, que notre œuvre ait à s'étendre toujours plus à l'avantage des âmes. » Il remercia vivement les Coopérateurs et les Coopératrices, les exhorta à continuer à répandre leur zèle et à concourir toujours aussi efficacement au bien de la jeunesse. Il finit en disant qu'il était persuadé que l'Œuvre salésienne fleurira toujours de plus en plus à Goritz. De vifs applaudissements saluèrent ces paroles affectueuses et cette fête sympathique laissa dans tous les cœurs la plus forte impression et la plus sincère affection envers le Successeur de Don Bosco.

Visite de Don Rua à Trieste et inauguration de la nouvelle Maison de patronage

A son retour de Pologne, Don Rua s'arrêta à Trieste pour inaugurer le nouveau local du Patronage, et ici il nous plaît de laisser la parole à l'*Amico*, journal de Trieste :

« Qui a vu Don Rua dans les deux mémorables journées qu'il passa à Trieste, qui a contemplé sa figure décharnée d'ascète, qui a admiré son doux et paternel sourire, qui a pu entendre sa parole simple et touchante, a dû se dire : c'est un saint... Arrivé samedi, 26 octobre, au milieu de nous, il dit aussitôt la messe dans la chapelle de l'Oratoire, alla ensuite faire visite au Vicaire capitulaire et aux autorités. Le soir à 7 heures et demie une nombreuse société choisie remplissait la grande salle de la Bourse. Mgr le Vicaire capitulaire présenta Don Rua aux assistants ; la musique et la chorale de l'Oratoire salésien exécutèrent divers morceaux, puis Don Rua parla. Il parla d'une voix faible, avec des paroles simples, mais de manière cependant à attirer l'attention générale. Il parla de Don Bosco, des origines de l'Oratoire de Turin et de l'Œuvre salésienne, à laquelle il eut tant de part, du bien que font les Patronages partout, en Italie, en France, en Espagne, en Amérique, du bien qui se fera aussi à Trieste.

« Le dimanche matin, tous les enfants voulurent assister à la messe de Don Rua ; tous l'entouraient, tous le fêtaient. Dans l'après-

midi eut lieu l'inauguration du nouveau Patronage. Un nombreux clergé, Don Rua, Mgr le vicaire capitulaire officiant, beaucoup de messieurs se rendirent processionnellement de l'ancien au nouveau local, où s'étaient réunis les invités. Après la bénédiction de la maison, eut lieu dans la grande salle, remplie de monde, un petit concert. Puis Mgr le vicaire capitulaire fit, avec son aisance habituelle, un long, brillant et applaudi discours sur l'Œuvre salésienne, qui travaille au bien de l'école, qu'elle rend populaire et agréable, dans le champ de la bonne presse, qu'elle répand partout, et à l'avantage de la classe ouvrière par ses ateliers de tous genres. Don Rua parla ensuite, pour louer le développement pris par le Patronage et souhaiter d'en voir un semblable pour les filles, dirigé par les Sœurs de MARIE Auxiliatrice. Puisse la venue de Don Rua à Trieste, avoir apporté de nombreux avantages à l'œuvre de ses fils, si bien commencée parmi nous. »

ITALIE

Inauguration de l'Institut d'Ancône

Dans son numéro de novembre 1899, le *Bulletin salésien* racontait la cérémonie de la bénédiction de la pose de la première pierre de l'Institut de la Sainte-Famille à Ancône et donnait la description du plan tracé par le Comité promoteur avec le dessin de l'église. Aujourd'hui on nous annonce de cette ville la bénédiction des locaux destinés aux classes primaires et au Patronage. Une partie de ces mêmes locaux, en attendant la construction de l'église, devra servir de chapelle pour les enfants. C'est un commencement qui console et donne bonne espérance pour l'avenir, en attendant que l'on voie sortir du sol cette église qui n'en est encore qu'aux fondations. Son Éminence le cardinal archevêque, le jour de la bénédiction, voulut se rendre lui-même au Patronage, et tout rayonnant de joie s'entretenir familièrement avec les enfants qui fréquentent les classes dirigées par les Fils de Don Bosco. C'est une nouvelle vie qui se répand dans ce quartier, et on attend avec impatience l'heureux jour où les Salésiens pourront se mettre entièrement à l'œuvre.

Son Éminence présentait cet heureux ave-

nir, et disait aux enfants combien Elle se réjouissait que ce local fût élevé pour eux. Sa parole était comme celle d'un père qui s'entretient avec ses fils et tout l'auditoire prenait part à sa joie et à ses espérances. Durant la sainte messe célébrée par le nouveau directeur, Son Éminence voulut remplir la charge de catéchiste salésien ; car comment dire autrement ? Le zélé Pasteur faisait réciter les prières, en donnait aux enfants la signification, les encourageait à bien les dire, les récitait avec eux comme un simple surveillant. Comme tous étaient heureux ! Puisse cet exemple encourager les enfants à revenir à la pratique de la sainte religion, qui leur enseignera à devenir d'honnêtes et vertueux citoyens.

Institut Saint-Joseph à Crusinallo

Les 9, 10 et 11 novembre dernier resteront inoubliables dans la petite ville industrielle de Crusinallo (province de Novare), par les fêtes de l'inauguration de l'Institut Saint-Joseph, dirigé par les Filles de MARIE Auxiliatrice. Cet institut porte en soi la véritable marque des œuvres du Seigneur, car on a dû lutter contre des difficultés de tout genre ; mais rien n'arrêta le bon archiprêtre, Don Lapidari qui, malgré ces dix années de combats, se prépare déjà à faire pour les garçons ce qu'avec un véritable amour de père il vient de faire pour les filles.

Le vénéré Supérieur de la Société salésienne, Don Rua voulut lui donner un signe de particulière déférence en se rendant à Crusinallo pour les fêtes, en compagnie de Mounseigneur Fagnano, préfet apostolique de la Terre de Feu. La bonté paternelle de Don Rua lui gagna aussitôt le cœur de cette bonne population, qui entourera le successeur de Don Bosco de la plus respectueuse attention.

Les fêtes commencèrent par une solennelle séance d'ouverture à l'Institut, le 9 au soir ; se continuèrent le 10, par une imposante cérémonie à l'église paroissiale et par le transfert de l'image de saint Joseph de la paroisse à la chapelle de l'Institut. Cette procession dura près de trois heures entre deux files d'ouvriers acclamant leur patron. Enfin le 11, elles se terminaient par d'autres cérémonies religieuses dans la chapelle de l'Institut et par les remerciements à toutes les personnes

qui se dévouèrent pour l'excellente réussite de ces fêtes.

Cercle d'études sociales à Turin

Le Patronage Saint-Joseph, un des plus florissants des Patronages salésiens de Turin, vient d'ajouter, aux différentes sections qui le rendent déjà si attrayant pour les jeunes gens, une nouvelle attraction de plus, par la fondation d'un Cercle d'études sociales. Ainsi se trouvent satisfaits les désirs des jeunes étudiants qui fréquentent ce Patronage.

La première réunion, fixée par la Commission provisoire au 22 décembre dernier, a pleinement réussi, non seulement par le nombre des jeunes gens inscrits ou par l'assistance de quelques personnalités de la ville qui voulurent bien les encourager par leur présence, mais surtout par le ton sérieux, sincèrement catholique, donné à l'amical échange d'idées pour établir les règles directrices du Cercle. A l'unanimité on décida de l'appeler du nom de Don Bosco. Tout cela laisse bien pronostiquer de cette nouvelle institution, dont les séances ultérieures n'ont fait qu'affirmer sa force vitale.

ARGENTINE

La future église du Sacré-Cœur à Buenos-Ayres

Dans un numéro antérieur, novembre 1901, le *Bulletin salésien* a déjà parlé d'une nouvelle église en construction à Almagro, faubourg de Buenos-Ayres, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et comme hommage à Jésus Rédempteur, à l'aube du nouveau siècle.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs une vue de ce nouveau sanctuaire, dessiné dans le style romano-lombard qui florissait du onzième au treizième siècle, particulièrement en Lombardie, d'où il a pris son nom. Sans entrer dans de longs détails sur l'intérieur du temple, qu'il suffise de savoir qu'il est à trois nefs et que ce qui attirera surtout les regards sera l'autel principal, élevé au niveau de la galerie intérieure, et où l'on accèdera par deux larges escaliers de pierre ornés de balustres.

La façade, divisée en trois parties, est surmontée d'un élégant clocher dont l'extrême pointe arrivera à 50 mètres au-dessus du niveau du sol. Trois portes donneront accès dans l'édifice qui s'élèvera sur le côté de l'Institut salésien Saint-Charles, en face de la rue Vittoria et sur un des côtés de la rue Artes y Officios.



Mgr Lasagna et les Indiens du Matto-Grosso.



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Mère de miséricorde

Turin, 5 octobre 1901.

O Notre-Dame Auxiliatrice, je puis dire avec saint Bernard, de n'avoir jamais recouru en vain à votre protection, en vous invoquant sous ce beau titre. J'ai eu de grands ennuis, mais votre puissant secours m'a fait triompher de mes ennemis. Louange à vous, ô MARIE.

Dernièrement je tombai gravement malade et ma guérison était désespérée. Les docteurs parlaient d'opération, mais moi je n'avais confiance qu'en vous, et après avoir fait dire une messe à votre autel, je pus me lever. J'ai repris miraculeusement force et santé et je reconnais ne le devoir qu'à vous. Je voudrais pouvoir me consacrer tout entière à vous avec tout ce que j'ai, en reconnaissance de votre visible protection sur nous; mais ne pouvant davantage, je vous offre une petite somme, et je vous promets de m'occuper toujours de l'accroissement et de la diffusion de votre dévotion sous le beau titre de MARIE, *Secours des chrétiens*, ainsi que des œuvres de Don Bosco.

Vous m'avez toujours fait voir que vous êtes une Mère très aimante de mon bien: continuez, ô douce Mère, à me protéger au milieu des misères infinies de cette vie et faites que chacune de mes pensées aient pour but la plus grande gloire de Dieu et votre bon plaisir. Bénissez-moi, ô MARIE, Mère de miséricorde.

E. MARTINI.

Selon mes désirs

Sainte-Claire d'Asti, 14 octobre 1901.

Depuis plusieurs années, je demandais au Ciel une grâce importante; à mes prières

s'étaient jointes celles de pieuses personnes: mais en vain. Toutes les supplications, tous les efforts restaient vains, et quatre ans s'écoulèrent au milieu des espérances et des désillusions. De nouvelles difficultés s'ajoutaient aux premières pour tromper toujours mon attente. Cependant la confiance de voir un jour mes vœux exaucés, grâce à Dieu, ne diminua jamais; mais ce jour semblait bien éloigné.

Un jour, il m'arriva de voir le *Bulletin salésien*; je l'ouvris et me sentis porté à lire les relations des grâces que la Vierge Auxiliatrice accorde sans cesse à ceux qui l'invoquent avec foi. Une voix semblait me dire: Fais-en autant. Les espérances assoupies se réveillèrent et je fis aussitôt la promesse de remercier publiquement la Vierge Auxiliatrice sur la même revue, si elle m'obtenait la grâce tant désirée, et de faire célébrer une messe à son autel en reconnaissance. En même temps je commençais une neuvaine en son honneur avec toute la ferveur possible.

O puissance et bonté de MARIE! La neuvaine était à peine terminée et déjà, plein de joie et de reconnaissance, j'entonnais à cette bonne Mère l'hymne de remerciement. La grâce tant désirée m'était accordée et en tout selon mes désirs. Oh! soyez toujours remerciée et bénie, MARIE! Mais comment pourrai-je le faire comme il convient? Acceptez, ô Mère, mes humbles remerciements et daignez continuer votre bénigne protection sur moi, votre indigne fils, et sur tous ceux qui furent les instruments de votre miséricorde.

JOSEPH ANFOSSI.

Marie exauce les prières

Viu, 24 septembre 1901.

Une contraction de nerfs dans le genou, à la suite d'une chute, et d'abord regardée sans danger, s'aggrava au point d'obliger mon fils à garder le lit et de nous donner de sérieuses

inquiétudes. La crainte qu'il ne restât boiteux me torturait; dans mes peines je recourus à la chère Vierge Auxiliatrice, lui demandai la grâce de la guérison et lui promis de la faire publier sur le *Bulletin salésien*. MARIE, à qui personne ne recourt en vain, exauça mes humbles prières; mon fils guérit et il marche maintenant comme auparavant. Je remplis la promesse faite et j'envoie ma faible offrande à son Sanctuaire, implorant de cette bonne Mère sa continuelle protection sur mes enfants et sur toute ma famille.

HENRI SANTINA.

La grêle cessa

Saint-Laurent de Vignale, 5 octobre 1901.

Nos vignes étaient de toute beauté et l'espoir d'une bonne récolte nous réjouissait, quand un jour de la fin de septembre, de sombres nuages couvrent soudain le ciel, la foudre gronde au milieu de terribles éclairs, une grêle épaisse commence à tomber. A cette vue, les méchants blasphèment, les bons versent des larmes de résignation, tandis que les mères et les enfants courent se jeter aux pieds de la Madone pour Lui demander pitié et miséricorde.

Ainsi avons-nous fait; pendant que les éléments en fureur se déchaînaient, notre prière montait ardente et confiante vers la puissante Auxiliatrice, avec le vœu de publier sur le *Bulletin* de ses gloires la grâce que nous Lui demandions. La prière des mères désolées est favorablement accueillie par la Mère du ciel, la grêle cesse, les nuées disparaissent, le ciel se rassérène et quelques minutes après, sous un beau soleil, nous allions de file en file constater la puissance de la Vierge de Don Bosco, qui nous avait protégés d'un si cruel désastre.

Les mères de Saint-Laurent.

Malgré les obstacles

Marseille, février 1902.

Je m'acquitte avec reconnaissance de ma promesse à Notre-Dame Auxiliatrice qui m'a obtenu la solution d'une grande difficulté, malgré les obstacles et le manque de tout appui humain. Sa protection m'accordera encore. J'en ai la confiance, d'autres grâces, dans un avenir prochain.

C. B.

Grâce temporelle

Morestel, 22 mars 1902.

Gloire, amour, reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice et à saint Antoine de Padoue, pour la grâce temporelle que notre divine Mère et saint Antoine viennent d'accorder à ma famille. J'avais promis de faire connaître cette grâce dans le *Bulletin salésien* et je m'empresse de le faire. Je vous envoie en même temps une offrande en reconnaissance.

J. G. A. B.

Dans mon délire

Fénis, 19 avril 1902.

Mardi passé, je vous faisais tenir une faible obole de cinq francs, en me recommandant à vos bonnes prières. J'étais atteint du typhus et de l'influenza en même temps; l'état de ma santé était vraiment dangereux. J'étais sans connaissance, sans parole, mais mon amour pour la Vierge de Don Bosco est si grand que, dans mon délire, je me recommandais à Elle et je la priais.

A peine avez-vous commencé la neuvaine pour moi, que je me sentis complètement guéri. J'ai déjà quitté le lit et demain je veux me rendre à l'église. Veuillez insérer cette grâce dans le *Bulletin salésien*. Je me recommande toujours à vos bonnes prières.

PICCOT ANTOINE.

Désespérée et damnée

Ch... (Loire), 24 avril 1902.

C'est avec plaisir que je viens vous remercier bien sincèrement de vos charitables prières et des bons conseils que vous avez donnés à la personne désespérée, qui croyait infailliblement devoir être damnée et qui ne voulait ni se confesser, ni communier, parce qu'elle se disait indigne de s'approcher des sacrements. Aussitôt que je lui eus fait la lecture de votre belle lettre, il m'a semblé qu'elle était plus contente et dès le lendemain elle a été trouver un prêtre qui lui a fait faire ses Pâques. Quoiqu'elle soit encore un peu tourmentée, elle est cependant beaucoup plus résignée. Nous devons donc une reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice et à saint Antoine. Elle veut vous faire parvenir la somme de 200 francs, en attendant qu'elle ait le bonheur de pouvoir compléter la somme promise, en se recommandant d'une manière toute particulière à vos prières.

M. B.

Deux faveurs

Aix, 17 avril 1902.

J'ai l'honneur de vous adresser un mandat de 50 francs, en reconnaissance de deux faveurs obtenues par l'entremise de Notre-Dame Auxiliatrice.

P. A.

La grâce que je sollicitais

G... 31 mars 1902.

Ayant obtenu de Notre-Dame Auxiliatrice la grâce que je sollicitais, je vous adresse deux francs en timbres-poste pour vos orphelins et je vous demande de les faire prier à mes intentions. Veuillez publier cette grâce dans votre *Bulletin*.

M. G.

* * *

J'étais malade et condamnée par les médecins. J'eus l'idée de me recommander à Notre-Dame Auxiliatrice. Le lendemain même, j'allais mieux, et, quelques jours après, j'étais hors de danger. Gloire à Notre-Dame Auxiliatrice. Ci-inclus cinq francs.

N. M.

* * *

1er mars 1902.

Après avoir épuisé toutes les ressources des

médecins et de la médecine, ma maladie s'aggravant toujours, j'eus recours à MARIE Auxiliatrice. Elle m'a complètement guérie. Ci-joint dix francs en action de grâce.

Une épouse valdotaine.

* * *

Paris.

Gloire et reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour grâce obtenue par son intercession.

M. S.

* * *

Marseille.

Une messe d'action de grâces pour une grâce obtenue.

* * *

Selles-Saint-Denis.

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice qui, cet été, a bien voulu protéger une de mes petites filles d'une contagion de scarlatine. Ci-inclus dix francs.

N. C.

* * *

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une grâce obtenue.

MARTHE DE CORNEILLAU.

Millau (Aveyron), 2 mars 1902.

Un appel aux Enfants de MARIE

IL y a peu de temps, Mademoiselle Laurence Mazé de la Roche adressait à toutes les Confréries d'Enfants de MARIE et aux jeunes filles catholiques du monde entier, un chaleureux appel pour un grand pèlerinage des Enfants de MARIE à Rome, pendant l'année du Jubilé pontifical, et pour le denier de Saint-Pierre.

Sa noble initiative a été bénie par S. Ém. le cardinal Respighi, vicaire de Sa Sainteté, et par S. Ém. le cardinal Richelmy, archevêque de Turin. Nous espérons donc qu'elle atteindra son but. Cependant nous la recommandons vivement à tous nos lecteurs et lectrices, pour qu'ils y intéressent toutes les jeunes filles de leur connaissance. Qu'il nous suffise de rapporter ici les paroles écrites à ce sujet par notre vénéré Supérieur Don Rua :

« Nous applaudissons de tout cœur à l'admirable idée de Mademoiselle Mazé de la Roche, notre bienfaitrice et descendante d'une des plus anciennes familles de bienfaiteurs de notre bon Père Don Bosco. La belle réussite des hommages précédents et des pèlerinages antérieurs, faits sur son initiative, est un gage assuré de la meilleure réussite aussi de cet appel. Nous joignons toutefois nos vœux et nos prières pour implorer sur elle et sur toutes celles, qui répondront à sa convocation, les bénédictions les plus choisies de notre bonne Mère du Ciel, la Vierge Auxiliatrice, et nous la recommandons bien volontiers à nos Coopérateurs et Coopératrices. »

DON MICHEL RUA.

Pour tous renseignements et adhésion, s'adresser à MADemoiselle LAURENCE MAZÉ DE LA ROCHE, 25, Cours Vinzaglio, TURIN (Italie).



AMÉRIQUE DU SUD

ÉQUATEUR

A travers les forêts du Vicariat apostolique
de Mendez y Gualaquiza

(Relation de Don François Mattana)

Suite *

Le lendemain, toutes nos dispositions prises, nous traversons à grand peine le très rapide Jumas, ou le Cumza, comme l'appellent d'autres Jivaros. Le capitain Sando et sa vieille compagne nous avaient précédés pour aviser leurs parents de l'arrivée du Père Francisco et pour nous préparer une collation. Aussitôt le fleuve passé, nous remettons nos habits en ordre et nous continuons vers la maison du capitain. Sur le point d'arriver, nous rencontrons quelques jeunes filles Jivaros, d'environ dix-huit ans, qui étaient en train, le long d'un ruisseau, de nettoyer la *yuca*, les *camotes* et les *palme*, destinées à notre déjeuner. A la vue de ma longue barbe, elles s'effrayent et cherchent à fuir, mais rassurées par nos signes, elles continuèrent tranquillement leur travail. Nous sommes reçus chez le capitain Sando avec toutes sortes d'attentions et d'affection. Je prépare aussitôt un petit autel et vers onze heures et demie je célèbre le Saint Sacrifice, durant lequel arrive le médecin, fils du capitain, avec toute sa famille, comme il me l'avait promis. Nous nous arrêtons donc là un jour et demi, soit pour baptiser les enfants, soit pour refaire

notre provision de vivres pour le reste du voyage. Il y a chez ces pauvres fils de la forêt le plus vif désir de recevoir le baptême, d'apprendre les prières et les devoirs d'un bon chrétien. Les mères me présentaient leurs enfants, et me disaient: « Père François, vous baptiser nos enfants, être très bien; en faisant couler l'eau sur nos enfants et en leur donnant à manger le sel, être très bien, parce que mourant ainsi, aller au Ciel avec Dieu. Père François, vous rester toujours avec nous, vivre toujours ici, nous donner à vous vivres beaucoup, yuca, platane, chica, camotes, palmes, porc, viande, poules, tout à vous cadeau. »

Beaucoup de familles vinrent ici me saluer, m'offrir des cadeaux et faire baptiser leurs enfants. Je saisis l'occasion propice pour les instruire sur les principaux mystères de notre sainte religion. Le capitain Sando avec toute sa famille nous traita royalement; porcs et poules y passèrent et nous en eûmes en abondance. Je leur donnai en échange serpettes, couteaux, allumettes, poudre, munitions, toile, aiguilles, fil, miroirs, etc. Je soignai aussi quelques malades qui, grâce à Dieu, guérirent tous; ce qui ne fit qu'accroître la confiance envers le missionnaire.

Le 17 décembre, j'administrai encore quelques baptêmes, comblai de cadeaux les Jivaros nos hôtes, puis je plantai une croix et leur fis promettre de la garder religieusement. Nous nous préparons ensuite à partir en leur promettant de retourner bientôt, mais alors se renouvelèrent les scènes émouvantes de Gualaquiza et beaucoup veulent nous accompagner en portant nos valises. Deux heures après, nous arrivons au confluent du Junganza et du Cumza, dans un site admirable. Quel malheur que nous n'ayons pas les instruments nécessaires pour le photographe! Au milieu, là où se fait la jonction des deux fleuves, s'élève une grosse roche de forme

(*) Voir *Bulletin salésien* février, mars, avril et mai 1902.

ovale, qui arrête le courant et semble dire aux deux flots : « Unissez-vous, ô fleuves, et votre force n'en sera que plus grande. »

Le Junganza, qui vient du nord-ouest, et le Cumza du nord, courent ensuite réunis vers l'est, en obliquant un peu vers le sud. La nature y est plus fertile et le climat plus chaud, et par suite les habitations sont plus nombreuses. Ces Jivaros se rendent souvent au milieu des gens civilisés, en traversant les montagnes et les forêts du Pan. Nous passons le fleuve avec l'aide des Jivaros et sans difficulté, malgré la profondeur de l'eau, parce qu'elle est calme et tranquille; puis nous continuons notre route, et bientôt nous rencontrons de nombreux Indiens qui viennent avec joie à notre rencontre. Vers dix heures, nous arrivons à la maison du Capitan Cuca. Nous le trouvons en compagnie du Capitan Chamico qui, à la nouvelle de mon arrivée, était accouru du Pongo avec de nombreux Jivaros, et tous deux me reçoivent avec la plus grande affection et le plus indicible plaisir. Les chiens annoncèrent notre arrivée, et toute la population sortit aussitôt au-devant de nous, chantant, criant et dansant avec un tel enthousiasme qu'on aurait dit une vraie tour de Babel. Sur le seuil de la porte nous trouvons les jeunes filles occupées à préparer le repas : les unes tuent les poules, d'autres épluchent yucas, platane, camotes, etc., tandis que d'autres la bouche pleine de yuca s'empressent de le mâcher pour en faire la savoureuse et si connue *chicha*. Tous crient à la fois : « Oh ! Père François, il y beaucoup de lunes et beaucoup de *choutes* (c'est-à-dire beaucoup de mois et beaucoup d'années, car ils comptent les mois par les lunes et les années par la *chouta*, fruit qui ne mûrit qu'une fois l'an) nous espérer vous, pour venir promptement nous visiter, etc., etc. »

Ayant enfin obtenu un peu de silence, je les salue, les remercie de leur accueil affectueux et leur annonce que tandis qu'ils préparent le repas, je vais célébrer la Sainte Messe et prier le bon Dieu pour eux, qu'ils apportent leurs enfants pour que je les baptise aussitôt après. Avec quelle joie ils reçoivent cette annonce ! En peu d'instants j'improviserai l'autel au milieu de la cour, je me prépare et je sonne la clochette. Les cent cinquante Jivaros environ, qui se trouvent

dans la maison, accourent aussitôt, se groupent autour de l'autel et font un vacarme épouvantable. La clochette, au lieu de leur imposer silence, ne fait qu'augmenter le bruit. Il vaut mieux les laisser faire. Cependant je revêts les ornements; tandis que je mets l'aube, me voyant vêtu tout de blanc, ils disent entre eux : « Père François, mettre chemise blanche, être très bien, » et tous s'approchent pour la toucher. Je prends ensuite le manipule, l'étole et la chasuble rouge, suivant la couleur du jour; comme cette couleur est très appréciée chez eux, ils en sont tout émerveillés et se mettent à rire pour témoigner combien cette couleur leur plaît. Ils assistent au divin Sacrifice, sans rien comprendre des saints mystères; pendant la messe j'adresse quelques mots à mes compagnons de voyage qu'eux aussi, sans cependant les comprendre, écoutent avec un religieux silence. A la fin j'administre le baptême à trente-trois enfants, garçons ou filles, qui eurent pour parrains Avalos, Coronel et Torres.

Après cette cérémonie, je donne de mon mieux quelques avis et je fais un petit cadeau à tous les baptisés. Cette distribution finie, quelques vieillards se mettent à crier qu'eux aussi veulent recevoir l'eau et manger le sel, pour aller au ciel. Leurs supplications m'émeuvent jusqu'aux larmes. Je leur fais alors comprendre, du mieux que je peux, qu'il y a un Dieu qui donne le paradis aux bons et l'enfer aux méchants; je leur enseigne à faire le signe de la croix, à réciter mot à mot le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, ce qu'ils s'empressent de faire, les mains jointes et les larmes aux yeux, sans même y comprendre un iota.... Après cela, les voyant dans d'aussi bonnes dispositions, je leur administre le baptême et les rends ainsi pleinement heureux.

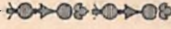
Comme je l'ai déjà noté, là aussi se trouvait le capitan Chamico, venu du Pongo avec de nombreux compagnons pour me voir et faire baptiser les bébés. Il désirait beaucoup m'emmener au Pongo où, me disait-il, m'attendaient les tribus des Jivaros Ponguiens. Je ne pus condescendre à son pieux désir, mais je promis d'y aller une autre fois. Le capitan Chamico envoya alors prévenir les tribus du Pongo de ne pas m'attendre, mais de venir à Mendez, au moins ceux qui voulaient me voir, mais pas plus tard que la semaine prochaine.

A midi, on nous sert un abondant repas où ne manque pas l'indispensable *chicha*, présentée par les jeunes filles sur des plats, ayant la forme de coupe. Chacune vient m'offrir de la sienne, et comme j'ai grand chaud, je la trouve assez bonne. Le repas fini, je les fais jouer pendant près d'une heure à attraper les divers objets que j'attache au bout d'une canne comme à un hameçon. Cependant j'observe que beaucoup d'entre eux, surtout les femmes et les enfants, ont continuellement les yeux fixés sur moi... J'en demande le pourquoi et j'arrive à savoir que la cause de cette merveille est tout simplement ma longue barbe; il ne fallait rien moins que leur en faire cadeau, tous en voulaient quelques poils ou au moins la toucher.

Vers le soir, après que j'eus cherché à les instruire un peu, comme la maison du capitain Cuca ne pouvait nous abriter tous, je décidai d'envoyer une partie de nos gens jusqu'à Chiupanza, à quelques heures de distance. Grande fut la surprise des Jivaros, quand ils comprirent que je voulais partir le jour même. « Pourquoi? pourquoi partir, ne pas rester toujours, etc. » Malgré toutes ces lamentations je ne change rien à ce que j'ai décidé. Je distribue à tous des cadeaux, en récompense de l'accueil enthousiaste qu'ils m'ont fait et de la vénération qu'ils m'ont témoignée, je leur promets que je retournerai bientôt les visiter, et je me mets en route, en compagnie d'Avalos, de Coronel et de plusieurs Jivaros chargés de paquets. Torres, mon interprète, divers Indiens et le gros des colis restent chez le capitain, avec ordre de me rejoindre le lendemain matin, en remontant le Chiupanza jusqu'à la maison des Chupi où je les attendrais. Notre voyage est accompagné d'un soleil brûlant qui nous grille, il se signale par le passage plusieurs fois répété du Chiupanza et par la rencontre des Jivaros Chupi nous apportant des cadeaux en signe de joie. La maison de ces Jivaros se trouve dans une petite île du fleuve, lequel coule du nord-est au sud-ouest. Ce sont les mêmes scènes qui se répètent; je cherche à les instruire autant que je peux et à leur faire le plus de bien possible. Avec quelle attention ils m'écoutent! Il semble qu'ils soient illuminés de lumières célestes et soutenus par la grâce. Beaucoup apprennent à faire le signe de la croix, d'autres à réciter le *Pater* et l'*Ave*.

Le lendemain matin je reçus visite de plusieurs familles d'autres Jivaros qui m'invitaient à me rendre chez eux. A l'arrivée de nos compagnons qui étaient restés chez le capitain Cuca, je célèbre la sainte messe, baptise une quarantaine d'enfants et cinq vieillards déjà presque centenaires. Nous nous restaurons ensuite et nous nous disposons à partir, après avoir donné à chacun quelque objet. Les Jivaros Chupi, tous, hommes et femmes, s'offrent pour nous accompagner partout avec ceux de Gualaquiza. J'accepte favorablement leur proposition, parce qu'ils sont très pratiques du pays et, après avoir licencié les autres, nous nous mettons en route.

(A suivre.)



BRESIL

Chez les Bacairis et les Cajabis du Matto Grosso

(Relation de Don Balzola)

Suite *

La crainte de nous rencontrer avec les Indiens augmentait à chaque instant; le lundi 13, nous naviguions depuis une demi-heure, quand des cris aigus et des battements de mains attirèrent notre attention vers la rive droite du fleuve. C'était un Indien qui nous intimait l'ordre de retourner en arrière, nous indiquant par signes que plus bas nous trouverions des sauvages avec des flèches. Nous détournons aussitôt nos barques et nous abordons à la rive opposée, tandis qu'on fait voir à l'Indien, qui une couverture, qui un couteau, qui des chemises, qui des mouchoirs, des bijoux et des bracelets. Il semble alors s'apaiser, mais cependant, avec des paroles inintelligibles, il nous ordonne de retourner sur nos pas. Quand enfin il vit un des canots se détacher de la rive et aller du côté où il se trouvait, il s'enfuit furieux dans la forêt et quelques minutes après il reparait armé de flèches, et nous montrait l'endroit où nous devons déposer les objets. Puis hurlant dans une cadence presque interrogative des paroles où nous ne comprenions que: *Arru que cho? Arreru?* il se retira dans le bois.

Les objets furent placés au lieu indiqué et nos hommes se retirèrent; l'Indien revint

(*) Voir *Bulletin salésien*, avril et mai 1902.

avec un compagnon, et tous deux se jetèrent sur les objets avec une joie indicible. Je remarquai que leur préférence était pour les objets de fer. Ils ramassèrent tout et, après nous avoir fait signe de reporter autre chose, ils se retirèrent dans la forêt. Cette fois je voulus y aller moi-même, et chercher à m'approcher d'eux; mais à mesure que j'avancais, ils reculaient, me menaçant de leurs flèches et m'intimant l'ordre de mettre les objets au lieu indiqué. Dans l'impossibilité de réussir dans mon dessein, je déposai les objets qu'ils vinrent prendre aussitôt, et je leur fis comprendre qu'il devaient aller appeler les autres Indiens. Ils se retirèrent contents, et nous nous arrêtasmes là jusqu'au lendemain, dans l'attente de quelqu'un des leurs, mais personne ne parut plus. Toutefois notre mission donnait déjà beaucoup à espérer, parce que les Indiens qui avaient reçu nos cadeaux, feraient connaître aux autres notre mode de les traiter et sans aucun doute ils s'approcheraient de nous avec moins de cruauté.

**Péripiéties et graves dangers —
Autres rencontres agréables —
Au milieu des enfants Cajabis —
Surveillés par les Indiens — La
boîte noire — L'inquisition sur les
barques.**

Encouragés par ces bonnes espérances, nous nous embarquons de nouveau le 14, mais non sans peur des écueils et des flèches que les sauvages pouvaient tirer d'un moment à l'autre sur nous. Une heure après, première grande chute d'eau qui vient abattre en partie notre courage. Pour éviter un plus grand danger, les hommes se mettent à l'eau et essaient de guider les canots à la main, quand, au milieu du plus fort du courant, une des petites barques vient se jeter avec force contre un rocher et lance à trois mètres de distance son pauvre pilote. Comme si cela n'eût pas suffi, un autre, en voulant redresser le canot, reçoit un tel coup dans la poitrine qu'il se met aussitôt à cracher le sang, tandis qu'un troisième se blesse gravement à la jambe. En face de telles difficultés, notre courage commence à baisser et à tous vient naturellement la pensée de retourner à Cuyaba, et de renvoyer à plus tard notre excursion au milieu de ces malheureux habitants des forêts. Mais comme en somme personne n'ose prononcer la parole de retour, nous nous remettons de nouveau en route, après avoir réparé les plus graves dé-

gâts. Notre navigation dura plusieurs jours sans aucun incident, heureux de ne plus rencontrer d'écueils, mais assez tristes cependant de ne plus voir aucun Indien, car nous n'avions plus que quelques jours à disposer, le manque de vivres devant bientôt nous obliger au retour. Enfin le 18 au soir un premier sauvage apparaît sur la rive; comme les autres il bat des mains et nous fait signe de lui porter quelques objets. Nous abordons aussitôt, mais au lieu d'un seul, nous en trouvons trois. J'entre dans le bois et je cherche à remettre dans leurs mains ce que j'avais, mais ils fuient rapidement. Nous déposons donc les objets à l'endroit indiqué et nous nous retirons. A la nuit, nous campons dans un endroit où se trouvaient de nombreuses traces de pas, entre autres d'enfants; nous en concluons que nous ne sommes pas loin de leur résidence principale. Nous passons la nuit sans être troublés et le lendemain, au moment où nous étions pour nous embarquer, cinq autres Indiens apparaissent sur la rive opposée; ils gesticulent, hurlent des paroles tout à fait incompréhensibles, et semblent nous demander aussi des cadeaux. Nous nous empressons d'aller les satisfaire et cherchons à les approcher, mais tout est inutile, car ils s'éloignent aussitôt. Cependant ils semblent insister dans leur monotone cantilène; nous essayons alors de leur faire comprendre d'aller à la recherche d'autres, dans le but de pouvoir les éloigner et de ne pas perdre un temps si précieux pour nous. Nous n'y réussissons pas, et ils continuent à nous suivre sur la rive du fleuve. A mesure que nous avançons, leur nombre va croissant si bien qu'arrivés à un point, vraiment stratégique pour eux, nous eûmes fortement à craindre pour nos vies. Là où ils se trouvaient, en effet, s'élevait une colline qui venait graduellement aboutir à la berge. Les Indiens en occupaient le sommet et la base, et s'ils l'avaient voulu, ils auraient pu en toute sûreté engager une lutte vraiment mortelle pour nous. Cependant, dans l'espoir que la divine Providence les aurait disposés à nous recevoir dans de bonnes dispositions, nous abordons à l'autre rive, et avec les deux petites barques nous allons porter des objets à cette foule de sauvages qui s'étaient massés là. Les premiers qui descendirent à terre, cherchèrent de les leur remettre à la main, mais n'y réussirent

pas. Ce ne fut qu'à la seconde fois qu'ils arrivèrent avec de grandes difficultés à les approcher un peu plus.

A cette vue, j'allai moi-même la troisième fois vers eux, les poches pleines de miroirs, de cols, de couteaux et autres bibelots. Arrivé sur la rive, je fus aussitôt entouré par sept ou huit petits Indiens, qui en toute simplicité tendaient leurs petits mains pour recevoir quelque cadeau. Je leur demandai aussi quelque chose en échange et ils me donnèrent leurs petits ornements. Devant une si bonne disposition, au moment où je donnais un objet à un enfant, je voulus lui prendre la main, mais il fit aussitôt un bond en arrière et s'enfuit. Tous les autres l'imitèrent effrayés. Craignant moi-même que ce ne fût pour nous une occasion de danger, je m'empressai de les rappeler en leur offrant d'autres objets meilleurs. Ils revinrent mais timidement, au point que pour leur remettre les objets, je dus allonger le bras et ils ne les prenaient que du bout des doigts. En même temps mes compagnons d'un autre côté s'industrièrent à en faire autant, mais ils ne purent jamais faire l'échange de la main à la main. Laissant donc les premiers, je m'en allai vers cet autre groupe et de toutes les manières possibles je cherchai à m'approcher d'eux. J'y réussis, et je reçus d'un jeune homme en échange une calebasse pleine d'une espèce de farine qu'il mangeait avec grand plaisir. Toujours souriant, je cherchai de le caresser, mais lui, soupçonneux, de reculer aussitôt. Je lui fis comprendre que je ne lui voulais aucun mal, et pour lui prouver que je disais vrai, je m'approchai d'un vieillard qui sourit avec complaisance aux marques d'amitié que je lui témoignai.

Enfin à la vue de notre bienveillance et de notre mode de les traiter, ces pauvres malheureux finirent par s'approcher sans peur, et se mirent aussitôt à m'inspecter de la tête aux pieds, s'émerveillant de tout, mais plus spécialement des chaussures. Ils me tâtèrent partout comme pour s'assurer de ma personne, fouillèrent dans mes poches, me prirent mon canif et quelques autres objets... ils voulaient même mon crucifix et mon scapulaire : ils se croyaient en droit de s'approprier tout ce qu'ils touchaient. Ce fut bien pis pour mes compagnons qui furent obligés de leur céder jusqu'à leur chemise et leur chapeau. Les

Indiens voulaient que j'en fisse autant, et ils s'étonnaient de me voir porter un vêtement tout spécial. Je cherchai à leur faire comprendre que je ne pouvais me soumettre à cette condition et en même temps je leur offrais d'autres objets et des vêtements pour les femmes et les enfants. Parmi ces 150 Indiens, il n'y avait que deux femmes qui s'approchèrent bien volontiers pour recevoir des habits, des couvertures, etc.

Cependant, tandis que se faisait cette perquisition sur nos personnes, je fis signe au catéchiste Silvio de prendre avec l'appareil photographique ce groupe aussi étrange et pour moi si consolant. Mais les Indiens, à la vue du photographe avec cette boîte noire, s'alarmèrent aussitôt et, s'imaginant qui sait quel danger, cherchèrent à fuir. Force fut donc de se priver de cette photographie qui aurait été un vrai régal pour les lecteurs du *Bulletin*, afin de ne pas jeter ces pauvres sauvages dans de nouvelles craintes.

Pendant que nous étions ainsi occupés à nos échanges, tout à coup débouchèrent de la forêt quatorze vrais géants, armés de toutes pièces, à l'air grave et rébarbatif. A leur démarche et à leurs regards furieux, nous jugeons qu'il s'agit de chose sérieuse et d'un grand danger pour nous. Quelques-uns cependant des Indiens, qui nous entouraient, se mirent aussitôt à crier et à leur faire signe que nous étions leurs amis et leurs bienfaiteurs; ils s'avancèrent alors avec moins de férocité et un peu de curiosité. Je fus le premier à aller à leur rencontre et à leur offrir mouchoirs, couteaux, miroirs; ils changèrent donc bientôt d'idée à notre égard.

Ainsi en contact avec les Indiens, je dus bon gré mal gré me mettre à chanter et à danser avec eux le *barucuru*, ce que je n'avais jamais fait avec les Coroados, mais qu'en ce moment je jugeai opportun et convenable. Leurs dispositions étaient bonnes pour le missionnaire, et je trouvai leur cœur reconnaissant. Un vieillard, qui avait reçu de moi un couteau, s'en alla tout joyeux pour tailler une branche d'arbre; il la pliait et faisait mine de la couper avec les dents dont il n'avait plus que la place; se servant alors du couteau que je lui avais donné, il me laissait voir ainsi de quelle utilité était pour lui un objet de si peu d'importance. Que de choses

ils reçurent ainsi, comme tombées du ciel, puisque c'était la première fois que les Indiens de ces bois parvenaient à traiter avec des gens civilisés. A l'arrivée des quatorze Indiens suspects, quelques-uns commencèrent à monter sur les barques, se bornant d'abord à faire des échanges avec nos compagnons, mais bientôt, sans s'occuper d'autre chose, ils commencèrent à se servir eux-mêmes et à emporter ainsi des choses indispensables pour nous. Ils entrèrent jusque sous ma tente, emportèrent la couverture et l'oreiller, ouvrirent la malle et s'emparaient déjà des livres. Heureusement pour moi qu'en ce moment survint le chef de l'expédition qui leur fit déposer tous les objets volés, sauf la couverture. Il mit alors un nègre à la garde de mon bien, mais les Indiens voulaient lui gratter la peau avec leur lance, croyant qu'il était peint. D'autres donnèrent assaut à la cuisine et emportèrent qui une marmite, qui un seau, qui des cuillers, etc., au point de mettre le pauvre cuisinier dans un vrai embarras. Cette invasion sur nos barques n'aurait plus pris fin, si au lieu d'aller, comme ils nous y invitaient, vers leur village qui ne devait pas être loin, je n'avais cru mieux de retourner aux canots, en leur faisant comprendre que nous allions prendre d'autres objets, et que nous retournerions après sept lunes. Toutefois, avant de nous séparer définitivement, je leur distribuai à chacun une médaille de MARIE Auxiliatrice qu'ils reçurent avec beaucoup de plaisir, car ils l'avaient vue au cou de tous ceux qui m'accompagnaient. Comme quelqu'un me demandait encore le crucifix que je portais sur la poitrine je profitai de l'occasion pour le prendre dans mes mains, le baiser, et en m'agenouillant devant, leur faire signe que cet *homme* qui se trouvait sur la croix, était le DIEU, créateur du ciel et de la terre, avec lequel nous irions après la mort. Ils restèrent très sérieux durant cette profession de foi, puis ils poussèrent une grande exclamation qui semblait dire qu'ils avaient compris.

Séparation — Nouvelles fatigues — Haute trahison — Audace inouïe — Autres difficultés et tristes conséquences.

Fatigués, nous nous retirons sur nos barques pour retourner chez nous, parce que nous

manquions des vivres nécessaires et que le but de notre excursion était presque atteint. Les Indiens toutefois, les uns dans un bon but, les autres avec mauvaise intention, ne voulurent pas nous quitter et ils nous accompagnèrent sur les deux rives du fleuve. Il était déjà deux heures et nous étions encore à jeun; nous fîmes donc force de rames pour aller nous arrêter sur la rive où nous avions passé la nuit précédente. Nous espérions ainsi perdre la compagnie des sauvages qui devenait plutôt un embarras. Mais à notre arrivée là, après deux heures de voyage, nous fîmes tout surpris d'y trouver une troupe d'Indiens qui nous attendait déjà et se jeta aussitôt à l'eau pour faciliter l'abordage à la rive. D'autre part une cinquantaine d'entre eux, venus à la nage, étaient déjà montés sur les barques et commençaient à emporter tout ce qui leur tombait sous la main.

Cela pouvait faire perdre patience à quelqu'un de nous et donner motif à détruire tout ce qui s'était fait; nous résolûmes donc pour cela de continuer notre voyage jusqu'à ce que nous nous fussions délivrés de ces importuns. Quelques-uns cependant insistèrent pour vouloir nous accompagner, et ils le firent même, malgré nos démonstrations. Du reste il ne nous semblait pas devoir craindre quoique ce soit, puisque nous n'avions eu avec eux que de bonnes relations; c'est pourquoi nous reprîmes les rames en toute tranquillité.

Quand, quelques minutes après, nous voyons tomber dans l'eau une flèche, puis une autre et encore une autre, toutes dans la direction des barques. Nous croyons d'abord que c'était quelque cadeau que les Indiens voulaient nous laisser avant de nous séparer peut-être pour toujours. Mais une flèche, qui vint raser la tête du pilote de la dernière barque, et d'autres encore qui menaçaient de percer de part en part nos embarcations, nous firent penser à la réalité des choses. Les deux hommes, qui se trouvaient sur le canot visé, se jetèrent aussitôt à l'eau et nous crièrent de nous éloigner à toute vitesse, parce que nous pouvions être aussi pris comme point de mire par les Indiens.

(A suivre.)





PATAGONIE

Nouvelles de la Mission du Rio Colorado

Nous recevons de Don Bonacina, directeur de la Maison de Fortin Mercédès, dans le territoire du Chubut, de consolantes nouvelles de cette mission située sur le Rio Colorado. Voici ce qu'il écrivait en date du 28 septembre 1901 :

« Fortin Mercédès est un oasis de la partie septentrionale de la Patagonie, éloigné d'environ 150 kilomètres du pays le plus proche. Notre établissement, une maison de commerce, le bureau du télégraphe qui relie Patagonès à Bahia Blanca, voilà toute la grande ville, avec le fleuve ou Rio Colorado qui coule au bas de la colline. De notre cour, sise douze mètres au-dessus de la berge du fleuve, on domine la Pampa jusqu'où l'œil peut atteindre. Plus bas quelques maisons çà et là sur la rive, tout le reste n'est que plaine. Nous sommes dans un vrai désert, loin de tout bruit du monde, où règne la paix, la charité et le silence, sauf aux heures de récréation où le rompent les chants et les cris de nos élèves.

« Cette maison avait été ouverte dès l'année 1896, pour servir de résidence au missionnaire chargé de parcourir toute cette partie supérieure de la Pampa patagonne, baignée par le Colorado. Bientôt, vu le bien immense qu'il y avait à faire à l'entour, Mgr Cagliari décida que cette résidence deviendrait une vraie Maison de Mission. Ce fut une véritable inspiration de Dieu, car l'action du prêtre et la présence des Filles de MARIE Auxiliatrice y rencontrèrent correspondance et docilité en tous. Dès la première année, de loin comme de près, les familles accouraient visiter la chapelle et nous en profitions pour les instruire, bénir leurs mariages. Peu à peu nous avons retenu les enfants chez nous pour les élever, leur donner une éducation chrétienne et répandre ainsi la bonne semence qui devait germer plu-

tard dans toute cette campagne. Sans parler des baptêmes et des mariages, je me souviens qu'en cette première année les communions dépassèrent le chiffre de 300...

« Cette année cependant, nous avons résolu de ne pas admettre de nouveaux élèves, afin de pouvoir mieux nous donner aux Missions dans les différentes *estancias*, de manière à faciliter à tous l'accomplissement de leurs devoirs religieux et l'acquisition du jubilé. En effet, de février à mai nous avons donné diverses missions de huit ou de quinze jours, et ainsi nous avons pu compter, outre de nombreux baptêmes et 20 mariages, plus de 400 communions...

« Mais nous avons compté sans nos enfants. Malgré l'avis donné aux familles, et sans aucune entente, jour par jour, ils revenaient l'un après l'autre, disant qu'ils voulaient rester avec nous. Voilà donc tous nos plans détruits, force fut donc d'interrompre les missions et de nous contenter de ce qu'on pouvait faire. Un jour cependant ce fut encore de trop, Don Marelli ne pouvant plus se tenir debout, tomba évanoui au beau milieu de la récréation. Le médecin appelé en toute hâte, n'arriva que le second jour. Grâce à notre pharmacie, il put arrêter aussitôt les progrès du mal, la fièvre cessa le troisième jour, mais un abcès se déclara à la gorge et il fallait l'enlever. Le médecin seul ne pouvait le faire, force était donc de conduire le malade à Buenos-Ayres. C'est alors que nous eûmes recours à notre chère Madone et mimes en Elle toute notre confiance.

« Le lendemain matin, à notre grande surprise nous trouvons l'abcès ouvert et nous constatons l'évacuation d'une certaine quantité de matières. Le danger était passé. Mais, comme les malheurs ne viennent jamais seuls, le même jour la fièvre me prenait et je dus me coucher. On télégraphia en toute hâte à Mgr Cagliari, qui manda aussitôt Don Carrena et ce fut à lui qu'incomba le soin de faire la neuvaine préparatoire à la fête de notre sainte Patronne, Notre-Dame de la Merci. Nous aurions voulu donner la plus grande importance à cette fête, en raison du jubilé et pour obtenir du Ciel la pluie que nous attendions en vain depuis six mois. Les circonstances s'y opposèrent. Don Carrena dut se contenter de la prédication d'une

retraite de trois jours, et le jour de la fête 46 de nos enfants s'approchaient de la sainte table pour la première fois. Et la pluie? Si notre attente était grande, notre confiance ne l'était pas moins. Dès le matin le ciel se couvrit de nuages et à l'heure de la grand'messe survint une pluie torrentielle qui dura presque tout le jour. Que le Seigneur en soit béni et remerciée sa sainte Mère! Faut de représentation et de séance, la fête se passa toute en action de grâces.

« Maintenant nous voilà de nouveau à notre poste et nous espérons pouvoir, grâce à la générosité des saintes âmes qui coopèrent à notre œuvre, travailler de nouveau au salut des âmes. »



BRÉSIL

Monument élevé à JÉSUS Rédempteur dans la ville de Saint-Paul

En souvenir de l'année sainte et comme ex-voto de la consécration solennelle du diocèse de Saint-Paul au Sacré-Cœur de Jésus, le 17 novembre dernier, avait lieu dans cette même ville, en présence de plusieurs évêques, de toutes les autorités civiles et ecclésiastiques et d'une foule immense de peuple, la bénédiction solennelle d'une grande statue de Jésus Rédempteur, placée sur la tour de l'église du Sacré-Cœur, desservie par les prêtres salésiens.

Après la messe solennelle, chantée en musique par la *Schola cantorum* du lycée annexé à l'église, qui exécuta une des plus belles messes de Gounod, les évêques se rendirent en procession sur la place de l'église, où avait été préparée, pour la bénédiction de la statue, une belle et riche tente. Divers morceaux furent d'abord exécutés par les musiques instrumentales qui avaient voulu prendre part à la fête, puis un chœur de 300 élèves du lycée, aux voix argentines et délicates, chanta avec toute l'expression possible un hymne à Jésus Rédempteur, que leur maître avait expressément composé pour la circonstance, et qui produisit une douce impression dans l'âme des nombreux assistants estimés à près de 15,000.

A midi sonnait, au bruit des mortiers et au son de l'hymne national, Mgr l'évêque, au moyen

d'un fil qui tombait du haut de la tour, découvrait la statue, tandis que de toutes parts s'élevait le cri de: Vive Jésus. La bénédiction finie, M. l'archidiacre Rodriguez prononçait un éloquent discours qu'il concluait au milieu de l'enthousiasme de la foule par la lecture du télégramme de S. Ém. le cardinal Rampolla, envoyant la bénédiction du Saint-Père et des souhaits de prospérité adressés aux Salésiens par S. Exc. Mgr le Nonce apostolique.

La statue qui mesure sept mètres de haut sur un piédestal d'égale dimension, est en cuivre battu au marteau, doré au feu; c'est un fac-simile de celle de Montmartre. Elle a été faite dans les ateliers de l'École professionnelle de notre Lycée, sous la direction de l'ingénieur salésien Delpiano, récemment décoré d'une médaille d'or à l'Exposition artistique et industrielle de Rio Janeiro. Cette œuvre est regardée par tous comme un chef-d'œuvre.

Le soir, la statue fut illuminée à la lumière



BRÉSIL. — Église du Sacré-Cœur à Saint-Paul.

électrique et produisit un effet surprenant. Grande fut la foule qui se réunit jusqu'à une heure avancée de la nuit, sur la place de l'église, pour admirer la statue et les reflets magiques produits par les 120 lampes électriques qui l'entouraient.



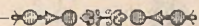
CHILI

Une fête de la Vierge à Puntarenas

On nous écrit: « Cette année encore, nous avons célébré solennellement, ici, sur le détroit de Magellan, la fête de l'Immaculée-Conception. Précédée, comme toujours, d'un mois de prédication (le mois de Marie qui, dans l'Amérique du Sud, se fait en novembre, le printemps pour

nous), la fête se termina par une brillante procession, dans laquelle on porta en triomphe l'image de notre Madone. La communion générale du matin fut relevée par la présence de 65 premiers communiant, dont 42 fillettes vêtues de blanc. Plus de 400 personnes s'approchèrent de la sainte Table en ce jour. A dix heures, messe chantée en musique avec diacre, sous-diacre et 40 enfants de chœur. Le soir, prenaient part à la procession toutes les associations de la paroisse, c'est-à-dire celles des Enfants de Marie, du Sacré-Cœur pour les dames, de Saint-Joseph pour les hommes, de Saint-Louis de Gonzague

lement pleins de foi et d'amour envers Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Que Dieu en soit béni, Lui qui nous a permis de voir ainsi augmenter son troupeau. »



JAMAÏQUE

Une ordination à Ancony Reading

Dans sa lettre du 1^{er} janvier aux Coopérateurs, le R. P. Don Rua leur annonçait l'ouverture,



BRÉSIL. — Musique de l'École professionnelle de Saint-Paul

pour les jeunes gens, de l'Ange gardien pour les enfants. Un détachement de soldats en armes, sous les ordres d'un capitaine, fermait le défilé. Au Chili, Notre-Dame du Carmel est déclarée patronne de l'armée et les troupes lui rendent les honneurs comme à un général. Mais comme ici nous ne pouvons jamais faire la procession en la fête du Carmel qui tombe en hiver, l'armée prend part alors à la fête de l'Immaculée-Conception, pour pouvoir honorer sa patronne.

« Avec cette fête s'est réveillée la foi et la dévotion envers notre Mère du Ciel. Le même jour, nous devions avoir l'abjuration de quatre protestants allemands, mais le démon jaloux, au dernier moment, fit tomber malade un des principaux et on dut remettre la cérémonie au 18 décembre. Ils ont fait tous quatre leur abjuration, reçu le baptême sous condition et la confirmation dans notre église de MARIE Auxiliatrice. Ce sont trois jeunes gens et leur sœur, âgée de 15 ans, actuel-

lément pleins de foi et d'amour envers Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Que Dieu en soit béni, Lui qui nous a permis de voir ainsi augmenter son troupeau. »

dans l'île de la Jamaïque (colonie anglaise), d'une colonie agricole, confiée aux Salésiens par le dévoué Mgr Gordon. Le bon évêque vient de goûter, comme récompense de son zèle, une joie qui lui était refusée depuis longtemps. En effet, depuis près de 15 ans qu'il a été consacré évêque, c'est la première fois qu'il lui est donné de faire une ordination, celle d'un nouveau diacre salésien. Voilà plus de 300 ans qu'il n'y avait pas eu d'ordinations dans cette île. Chose remarquable aussi, elle fut faite dans une église de six mètres sur trois!

Y assistaient 12 jeunes enfants nègres, une femme et deux hommes, nègres également, qui tous trois y firent la sainte communion. L'évêque était assisté des deux seuls prêtres salésiens de la colonie, qui lui servaient d'acolythes. Une table servait de trône et l'évêque pontifiait sans mitre, sans crosse et sans aucun autre ornement pontifical, *titulo missionis*.



Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Evêque titulaire de Tripoli *

CHAPITRE XV

(Suite)

Anx pieds de Pie IX, il lui vint à l'esprit la pensée de dédier à l'auguste Pontife le collège qu'il devait fonder à Villa Colon. A la vue de l'estime et de l'affection que portait à Don Bosco le Chef de l'Eglise, et du bien que le Pape attendait de l'humble Société salésienne, à peine née d'hier, il fut admirablement encouragé à rester inébranlable au milieu de toutes les luttes de la vie salésienne. Cette visite au Successeur de Pierre fit croître en outre beaucoup plus son grand attachement au Saint Siège, et les douces impressions de ces jours contribuèrent, malgré les fatigues du voyage, à tempérer quelque peu ses douleurs.

Le soir du 12 novembre 1876 se célébrait, dans le sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice à Turin, la cérémonie des adieux et de l'embrassement fraternel. Elle fut si émouvante qu'elle remua les fibres les plus intimes des cœurs et fit verser d'abondantes larmes d'amertume et de joie en même temps. Quel spectacle de voir ainsi réunis dans le chœur vingt-trois jeunes missionnaires dont quelques-uns, pouvait-on penser, ne viendraient plus jamais prier dans cette église, ne retourneraient plus dans leur patrie, ne reverraient plus leurs parents et, ce qui les peinait le plus, leur bien-aimé Père Don Bosco ! Ils étaient là pour demander à Dieu, par l'intercession de

MARIE, un heureux voyage et une abondante moisson dans le nouveau champ confié à leurs soins.

Cependant, Don Bosco montait en chaire et, bien que fatigué par les soucis que lui avait causés le départ de tant de missionnaires, avec une éloquence supérieure, il tint plus d'une demi-heure suspendu à ses lèvres un auditoire de choix, composé de l'élite de la population turinaise. Il rappela l'émotion à laquelle il avait été en proie un an auparavant, en laissant partir le premier groupe de Salésiens pour les lointaines régions de l'Amérique, sans savoir quel accueil on leur ferait. Il montrait ensuite quel vaste champ d'action la Providence leur avait ouvert, comment ils demandaient avec instances du secours, et comment, pour satisfaire leurs bons désirs et empêcher qu'ils ne succombent sous le poids du travail, il s'était mis avec d'immenses sacrifices à préparer cette nouvelle expédition, en ajoutant cependant que quelques-uns de ces nouveaux missionnaires étaient destinés à la république de l'Uruguay, où une si grande moisson leur semblait réservée. Enfin il communiquait à nos Coopérateurs l'heureuse nouvelle que peut-être n'était pas loin le jour où les Salésiens pénétreraient enfin au milieu des tribus sauvages des Pampas et de la Patagonie, l'extrême point de l'Amérique méridionale où, qu'il sache, nul prêtre n'avait jamais pénétré jusqu'alors. Après avoir exhorté ses missionnaires à partir courageusement et à souffrir généreusement les inévitables ennemis de la vie apostolique, sûrs que les prières et les vœux des confrères et des coopérateurs les accompagneraient, et que la Vierge Auxiliatrice les protégerait, il finissait son discours par un chaleureux appel à la charité des au-

(*) Voir *Bulletin salésien*, août 1901 et suivants, janvier 1902 et suivants.

litateurs, leur demandant de contribuer par leur aumône à l'heureuse réussite de ces missions, et à participer de cette manière aux mérites des valeureux propagateurs de l'Évangile et de la civilisation.

Les bénédictions de JÉSUS dans le Saint Sacrement descendaient ensuite abondantes sur les zélés missionnaires qui, après avoir récité les belles prières de l'Itinéraire, s'approchèrent un par un de leurs supérieurs et de leurs confrères pour leur donner et recevoir d'eux l'embrassement fraternel. Nous, qui connaissons déjà intimement le grand cœur de Don Lasagna, nous pouvons nous imaginer facilement comme il devait battre dans son sein, comment la nature réclamait ses droits et combien lui coûtait cette dure séparation. C'aurait été trop de prétendre que cette émouvante scène se déroulât sans larmes; c'étaient des larmes de tendresse et de résignation, que Dieu lui-même devait agréer et recueillir comme des perles précieuses à incruster dans la couronne qu'il préparerait un jour à son fidèle serviteur. Dans un tel serrement de cœur, il restait encore un réconfort à Don Lasagna, c'était de savoir que Don Bosco l'accompagnerait jusqu'à Sampierdarena. En traversant la foule qui remplissait l'église, il fut l'objet de marques particulières de vénération de la part de beaucoup de Coopérateurs, qui connaissaient déjà ses mérites et qui, émus jusqu'aux larmes, essayaient encore de lui baiser les mains et de lui dire un dernier adieu. Tous étaient émerveillés de le voir si courageux, tandis que sa santé était si précaire. Mais le voici arrivé à la grille de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, où se trouvent les voitures qui doivent conduire les missionnaires à la gare. Don Lasagna y monte, en compagnie de Don Bodrato et de Don Bosco, et il disparaît bientôt aux regards de la foule. Après quelques instants de silence, Don Bosco trouve le moyen de ramener le calme dans ce cœur agité et sur ces lèvres le sourire habituel. Les angoisses, qui oppressèrent Don Lasagna en cette journée, lui prouvèrent une fois de plus que, qui veut moissonner dans la joie, doit semer dans les larmes: *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent*; et que, si le grain ne meurt pas dans la terre, il ne peut être une semence féconde: *Nisi granum frumenti mortuum fuerit, ipsum solum manet.*

CHAPITRE XVI

De Turin à Sampierdarena — Accueil cordial — Sur la Savoie — Peines de Don Bosco — A la gare de Sampierdarena — Deux jours de chemin de fer — Amère déception — Comment vivre sans argent? — La Providence est de tous les pays — En pleine mer — Plus d'épines que de roses — Sauvé par miracle.

Durant le trajet de Turin à Sampierdarena, Don Lasagna s'estima heureux de pouvoir s'entretenir dans un colloque intime avec Don Bosco; cela servit beaucoup à adoucir un peu sa vive douleur. Le bon Père sut bien profiter de ces précieux instants pour donner au jeune missionnaire les encouragements et les conseils qui lui paraissaient opportuns, et sans s'en apercevoir il déroula devant les yeux de son disciple étonné toute l'immense toile de ses desseins apostoliques pour le salut de tant de malheureux sauvages de l'Amérique, et pour la conservation de la foi chez les habitants de ces contrées. Cependant on arrivait à l'Oratoire de Saint-Vincent de Paul à Sampierdarena, où Don Lasagna comptait tant de confrères et d'amis qui l'aimaient tendrement, et qui s'empressèrent de lui faire, à lui et à ses compagnons, le plus cordial accueil.

Le lendemain Don Bosco voulut présenter ses jeunes missionnaires à ce grand archevêque de Gênes qui fut Mgr Magnasco, insigne bienfaiteur de la pieuse Société salésienne. Il les bénit avec toute l'effusion de son cœur, eut pour eux des paroles de suave réconfort, et en sa qualité de légat du Saint-Siège au-delà des mers, il les munit de toutes les facultés nécessaires pour exercer les fonctions sacerdotales sur le navire.

Le 14 novembre, jour fixé pour le départ de ceux destinés à Buenos-Ayres, nos missionnaires se divisèrent en deux escouades. La première, commandée par Don Bodrato, alla s'embarquer à Gênes sur le navire la *Savoie* de la Compagnie des *Transports Maritimes*, celui même qui, une année auparavant, à la même date, avait transporté Don Cagliero et les autres Salésiens, partis les premiers pour l'Amérique. Don Bosco voulut se rendre à bord avec eux, il visita en détail et, pourrait-on dire, avec affection maternelle,

leurs cabines et leurs couchettes, les recommanda particulièrement au capitaine, M. Giraud, dont il avait déjà fait connaissance et enfin, après les avoir bénis une dernière fois, retourna tout ému à l'Oratoire de Saint-Vincent de Paul à Sampierdarena.

Non encore remis de son émotion et de l'effort héroïque qu'il avait fait pour retenir ses larmes, le bon Père devait assister de nouveau à une autre séparation, je pourrais presque dire plus douloureuse, car l'autre escouade, avec Don Lasagna à sa tête, était sur le point de partir le soir même pour aller s'embarquer à Bordeaux. Voir Don Lasagna souffrant entreprendre un voyage de près de deux jours et de deux nuits à travers la France, avec neuf compagnons non habitués aux voyages; ne pouvoir les conduire lui-même sur le bateau pour s'assurer qu'ils seraient bien installés, comme il lui avait été donné de le faire pour les autres, tout cela faisait cruellement saigner le cœur sensible de Don Bosco. Et cependant il n'avait pas trouvé le moyen de faire autrement, puisque la Commission de Villa Colon avait retenu les places des Salésiens destinés à l'Uruguay sur les vaisseaux qui partent de Bordeaux. Comme il ne pouvait les accompagner jusqu'au port, il pria le consul argentin, M. Gazzolo, qui avait déjà guidé l'année précédente nos missionnaires se rendant à Buenos-Ayres, de le remplacer et de servir de père à ses fils, au moins jusqu'au bateau. Mais là ne devaient pas finir les peines de notre Supérieur et Père.

Pour réunir les moyens de faire cette double expédition de missionnaires en Amérique, il avait eu recours à la charité de ses Coopérateurs et de tous ceux qui se parent du titre de philanthropes et d'amis de la civilisation; mais, quelque importantes que fussent les offrandes qui lui étaient parvenues, il n'eut pas suffisamment pour tous les besoins. Malgré tous ses efforts, il n'avait pu donner au pauvre Don Lasagna que bien peu, en plus de ce qui était nécessaire pour le voyage de Gènes à Bordeaux. En lui mettant en main les quelques pièces d'or, qu'il s'était procurées, en vendant quelques valeurs reçues, Don Bosco le premier se faisait cette difficulté :

« Et si durant le voyage il t'arrivait quelque besoin imprévu? Oh! combien je regrette de ne pouvoir te donner une plus forte somme! »

Mais ensuite, en homme habitué à se confier en tout en la divine Providence, il se sentit comme un remords d'avoir un instant douté de son intervention, et il s'empressa d'ajouter :

« Mais de quoi avons-nous peur? Reste assuré que la Providence sera aussi en France, en Amérique, comme elle est ici. Aie confiance en Elle, et rien ne te manquera. »

Il lui disait cela, tandis qu'on fermait les portières pour le départ. A peine Don Lasagna pleurant eut-il baisé une dernière fois la main de Don Bosco, que le train se mettait en marche pour Vintimille. Il faudrait avoir été témoin oculaire de cette scène et de tous ses détails, comme le fut celui qui écrit ces lignes, pour se faire une juste idée de ce qu'a coûté à Don Bosco et à Don Lasagna cette séparation.

Le voyage fut assez pénible pour Don Lasagna à cause de sa maladie, dans l'obligation qu'il fut de rester si longtemps immobile sur les dures banquettes des wagons de troisième classe, sans pouvoir même s'étendre durant la nuit ni prendre une nourriture en rapport avec son état de santé. Cependant il se fit violence à lui-même et il réussit à maintenir joyeux ses confrères, soit en leur racontant des histoires amusantes, soit en leur montrant de temps à autre les beautés de la nature dans les contrées qu'ils traversaient, soit surtout en les encourageant à se tenir toujours en union avec Dieu au moyen des pratiques de piété prescrites par la Règle et de bonnes lectures. Enfin après deux jours, qui leur parurent sans fin, les voilà à Bordeaux. Leur premier soin, à peine descendus de wagon, fut de se rendre au port pour savoir quand ils pourraient s'embarquer pour Montevideo; mais quelle déception, quand ils s'entendirent répondre :

— Vous arrivez trop tard; le bateau est parti hier soir.

— Et quand est-ce qu'il y en aura un autre pour la même destination?

— Dans quinze jours.

A cette réponse, les pauvres Salésiens se regardent l'un l'autre, muets de surprise. Ils n'eurent tous qu'une seule pensée : Comment pourrions-nous attendre quinze jours dans une ville aussi grande que nous ne connaissons pas, et qui plus est, sans argent dans la poche? Mais Don Lasagna ne voulut pas aug-

menter leur angoisse, en se montrant lui-même sans confiance; il chercha donc aussitôt un hôtel modeste, mais convenable pour des ecclésiastiques, et il s'arrangea de manière que tous se restaurassent et se reposassent, en leur rappelant à la mémoire la promesse de Don Bosco, que la Providence ne leur manquerait pas. Cependant, bien qu'il eût grand besoin lui-même de repos, se rappelant la parole: Aide-toi, et le Ciel t'aidera, il se mit en devoir de pourvoir aux besoins de ses compagnons. Sur le conseil de quelques ecclésiastiques, il alla se présenter à Son Éminence le cardinal Donnet, et il obtint qu'au

Cependant l'*Iberia* quittait le port de Bordeaux et par l'embouchure de la Gironde s'élançait sur l'Océan atlantique. Nos voyageurs saluèrent une dernière fois l'Europe, répétant en eux-mêmes l'adieu à Don Bosco, aux confrères, aux parents, aux amis, leurs yeux voilés de larmes.

Il était écrit dans les desseins de Dieu, que Don Lasagna, durant ce voyage, rencontrerait de nombreuses et cruelles épines, et que les roses y seraient rares pour lui. De fait, tandis que les autres missionnaires salésiens, dans leur traversée de l'Océan, avaient pu souvent célébrer la sainte messe, cette

consolation lui fut, pour divers motifs, bien peu souvent donnée. Les autres s'étaient trouvés au milieu de nombreux compatriotes; ils avaient pu préparer des enfants des deux sexes à leur première communion, célébrer la sainte messe sur le pont ou dans le salon des premières à la grande commodité de tous, prêcher, confesser, etc.; à Don Lasagna, qui voyageait avec des passagers de diverses nationalités, il ne fut pas donné, à cause de la difficulté de



Deuxième expédition de Missionnaires salésiens.

(Au milieu Don Bosco, à sa gauche Don Lasagna.)

moins les prêtres et les abbés fussent accueillis au Séminaire. Quant à la nourriture et au logement des coadjuteurs, il y pourvut en se servant, avec la plus grande parcimonie, de la petite somme qui lui était restée et des aumônes de personnes charitables auxquelles il avait fait connaître sa position critique. Il est certain que, lorsqu'enfin ils se rendirent à bord de l'*Iberia*, ils se trouvèrent depourvus de moyens pécuniaires, mais ils purent se convaincre cependant que celui qui se confie en Dieu n'est jamais trompé. Quel courage ne mit pas au cœur de Don Lasagna cette protection de la divine Providence dès le début de sa mission! Formé à l'école de Don Bosco, et fort des paroles de l'Apôtre: Je puis tout en Celui qui me fortifie, *omnia possum in eo qui me confortat*, de quel généreux dévouement ne sera-t-il pas capable dans le cours des dix-neuf années de son apostolat.

la langue, de pouvoir s'employer, comme il l'aurait désiré, pour le bien des âmes. Bien plus, comme la compagnie du prêtre n'était pas trop agréable à plusieurs protestants anglais, comment s'étonner si son voyage fut assez passablement monotone et ennuyeux? Il dut se contenter d'entretenir en ses confrères les sentiments d'une vive piété, en accomplissant scrupuleusement les pratiques prescrites par nos Constitutions. Non moindres furent ses souffrances corporelles, car le voyage s'effectuait dans le temps où les tempêtes s'élevaient plus fréquentes et plus terribles. Des nombreux voyages qu'il fit, il avait coutume de dire que c'était le premier qui avait été le plus douloureux; et vraiment il courut le danger de perdre la vie dans une terrible bourrasque, où il ne fut sauvé que par miracle.

CHAPITRE XVII

Arrivée à Montevideo — A l'évêché — Premières relations — Sur le champ — Activité prodigieuse — Difficultés et écueils — Zèle pour la maison de Dieu — Incroyable mais vrai — Réception improvisée mais cordiale.

Le 26 décembre 1876 le vaisseau *P'Iberia* jetait l'ancre dans le port de la belle cité de Montevideo, capitale de l'Uruguay. Le premier, qui se présenta aux missionnaires, fut un jeune homme italien, domestique de Mgr Vera, envoyé expressément pour les recevoir et les conduire à l'évêché.

Monseigneur l'évêque les accueillit avec une paternelle bonté et, les ayant fait asseoir à table, il ne se rassasiait pas de les interroger sur Don Bosco, sur l'Oratoire de Turin et sur les diverses péripéties de leur voyage. La manière, dont le bon évêque les traitait, était si affable et si aimable, que dès la première rencontre, ils mirent tous en lui la plus entière confiance, et se prirent à le regarder comme un père.

Don Lasagna, désireux de se trouver le plus tôt possible là où l'obéissance le destinait, lui demanda aussitôt où était Villa Colon, où se trouvait le collège, qui devait prendre le nom du grand Pie IX. Monseigneur cependant, ayant retenu une voiture, voulut qu'il allât d'abord au moins une fois par la ville de Montevideo, et qu'il visitât quelques familles religieuses qui attendaient avec impatience l'arrivée des Salésiens. Ainsi, le pied à peine posé sur le sol américain, il se mettait en relations avec l'Institut des Filles de Notre-Dame dell'Orto, fondé à Chiavari par Mgr Gianelli, avec les Dominicaines et les Visitandines, auxquelles il put dans la suite rendre de précieux services, soit dans la direction de leurs âmes, soit en allant lui-même ou en envoyant ses prêtres remplir le saint ministère dans leurs églises publiques.

Un tour dans la ville populeuse suffit pour le convaincre que cette République était un immense champ de labour, où pourrait s'exercer le zèle de nombreux prêtres. Aussi, en donnant à Don Bosco la nouvelle de son arrivée à Montevideo, il commençait déjà à le supplier d'envoyer des aides pour sauver un

peuple qui, s'il était corrompu et ignorant, n'était en rien ennemi de la vertu et du sacerdoce.

Mais, comme Don Lasagna était impatient de voler le jour même à Villa Colon, Mgr Vera le fit accompagner en voiture par les messieurs Jeregui, membres de la Commission et admirateurs des Œuvres de Don Bosco. Sur la porte du collège l'attendaient Don Tomatis, son condisciple et son intime ami, et les autres Salésiens destinés par Don Cagliero à cette fondation. Après le plus joyeux accueil et les plus sincères congratulations, ils allèrent tous ensemble à l'église et rendirent à JÉSUS dans le Saint Sacrement les plus vives actions de grâce, les uns, pour l'heureux voyage qu'il leur avait accordé, les autres, pour avoir donné au Collège Pie IX un directeur aussi bon, aussi entreprenant et aussi instruit. Villa Colon sera désormais pour Don Lasagna la tente sur le champ de bataille, le témoin de sa valeur, de ses innombrables sacrifices, le phare d'où il répandra tout à l'entour une lumière de vertu et de science.

Cependant, toujours souffrant et harassé des fatigues d'une si longue traversée, il avait absolument besoin de repos, comme le lui ordonnaient les médecins; mais c'était le propre de son caractère ardent de mettre le devoir au premier rang de ses pensées et de le faire passer avant ses aises et même avant sa santé. Il s'agissait de préparer le collège de manière à pouvoir recevoir les pensionnaires, au plus tard à la fin de janvier, comme Don Cagliero l'avait promis au nom de Don Bosco. Cette date était proche, et les préparatifs étaient loin d'être avancés. Don Lasagna déploya à cette occasion une activité prodigieuse, une énergie inaccessible à tout découragement et capable de surmonter tous les obstacles. Au premier février il avait réussi à commencer les classes élémentaires et quelques mois après les cours supérieurs.

DON ALBÉRA.

(A suivre.)



Livres et Revues

Vient de paraître :

La quatre-vingt-quatrième édition de

Jésus-Hostie ou *l'Autel, le Tabernacle, la Table Sainte*, d'après les Pères, les Docteurs et les Saints. Cinq beaux volumes de 600 à 800 pages, par l'abbé J. PAILLER, curé de Dion, par Reuilly (Indre). Tome premier. — *Les merveilles de Jésus-Hostie*. Figures et symboles; Promesse et institution; Gracdeurs: Effets de l'Eucharistie.

Tome II. — *Les titres de Jésus-Hostie*. Noms de gloire; de puissance; de grâce; d'amour.

Tome III. — *Jésus-Hostie dans l'Église*. Jésus-Hostie et l'Église triomphante; militante; souffrante.

Tome IV. — *Jésus-Hostie et l'année liturgique*. Fêtes de Jésus-Hostie; Marie et l'Eucharistie; la Fête-Dieu et son octave; Fêtes diverses.

Tome V. — *Jésus-Hostie et la Vie chrétienne*. Nos devoirs envers Jésus-Hostie; Outrages et réparations à Jésus-Hostie; Jésus-Hostie et la vie chrétienne.

Les cinq volumes, in-12 brochés et franco: 20 fr.; reliés, 25 fr.; in-8 brochés, 25 fr. Etranger, le port en sus. Seuls les tomes I et IV se vendent séparément, in-12 brochés, 4 fr. 50 chaque.

Cet ouvrage renferme tout ce qui a été dit de plus beau sur l'Eucharistie, dans la suite des siècles, par les Pères, les Docteurs et les Saints. Approuvé, du reste, par sa Sainteté Léon XIII, et par plus de cinquante Cardinaux, Archevêques et Evêques, dont les lettres sont publiées en tête du premier volume, il est déjà répandu dans presque tous les pays et a valu à l'auteur plus de trente mille lettres de félicitations émanant de prêtres distingués et d'âmes pieuses. « Votre œuvre, écrivait Mgr l'Archevêque de Bourges, « pourrait s'appeler très justement la glorification de « la foi en la présence réelle de Notre Seigneur dans « la sainte Eucharistie ». Un prêtre éminent, au dernier Congrès Eucharistique d'Angers, présentait ce même ouvrage « comme une révélation de l'Eucharistie », etc.

S'adresser à l'auteur, M. l'abbé Paillet, à Dion, par Reuilly (Indre).

Les Vertus du Cœur de Jésus, par L. BOUSSAC, ancien professeur de Théologie à l'Institut catholique de Toulouse et à l'Université grégorienne de Rome. 7 vol. in-12. Prix: 7 fr. Chaque volume séparément, prix: 1 fr.; franco: 1 fr. 20. — Librairie P. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris.

Le R. P. Boussac prouve une fois de plus la vérité de cette belle parole de Mgr Gay: « C'est tout un monde que le Sacré-Cœur; la foi l'ouvre, l'amour est le jour qui l'éclaire. De même que dans l'immensité de l'espace, l'œil aperçoit des mondes après des mondes, la foi et l'amour découvrent dans le Cœur du maître de nouvelles perfections. »

L'œuvre du P. Boussac est une œuvre de doctrine, de piété et d'oraison. Toute piété y est doctrinale et toute doctrine y est pieuse. Sa manière de procéder consiste dans une étude approfondie de chaque vertu, étude qui fait ressortir sa nature, ses caractères, ses degrés, ses effets, d'où des divisions aussi justes que lumineuses, aussi nouvelles que complètes.

La septième série vient de paraître. Toutes les âmes dévouées au Sacré-Cœur trouveront dans ce petit livre un auxiliaire puissant pour mieux connaître, aimer

plus ardemment et imiter plus fidèlement ce divin modèle de la perfection du chrétien.

Espérons que la mort de l'auteur ne nous privera pas de jouir d'autres séries en préparation.

La jeune mariée. Conseils donnés en 1393, par Pierre de Roubaix à sa jeune épouse, et réédités par L. DE LA BRIÈRE, 1 vol. in-16 de XVI-132 pages. Prix: 1 fr. Librairie Téqui, 29 rue de Tournon, Paris.

Il y a cinq cents ans, un gentilhomme de la maison du duc de Bourgogne, Pierre de Roubaix, épousait à Paris noble demoiselle Marguerite Ghiselles. Il était homme d'expérience; elle ne savait rien de la vie. Il fit ce que doit faire tout bon époux, l'éducation conjugale de son épouse, et elle se laissa faire gentiment.

L'éditeur du vingtième siècle n'a fait qu'effacer quelques détails qui eussent pu sembler messésants, et il a laissé au texte toute la savoureuse naïveté du quatorzième. Ce livre serait tout à fait à sa place sur les genoux et sous les yeux de toutes les épouses chrétiennes et honnêtes.

Les Motifs d'espérer. Discours prononcé à Lyon, le 24 novembre 1901, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE, de l'Académie française. Édition officielle augmentée de nombreuses notes. 1 vol. in-12 (collection *Science et Religion*). Prix 0 f. 60. Librairie B. Bloud, 4, rue Madame, Paris (VI).

Ce magistral discours forme la suite logique des *Raisons actuelles de croire*, déjà données par le même auteur. La réalisation lente et progressive des *Motifs d'espérer* que M. Brunetierre expose et définit ici dans un élan d'optimisme que nous voulons croire prophétique, est la promesse pour l'avenir intellectuel du catholicisme d'une vitalité puissante et durable. Ainsi la lecture de cet opuscule nous rendra véritablement plus chrétiens, puisqu'aussi bien l'Église, — nous l'oublions trop souvent, — en l'élevant à la dignité de vertu théologale, a fait de l'espérance un devoir.

Autres volumes de la Collection *Science et Religion* (chaque volume: 0 fr. 60).

Supériorité du Christianisme. Comparé sur les religions comparées, par Pierre COURBET.

La formation de la volonté. Étude psychologique et morale, par J. GUIBERT, S. S., Supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris.

La propriété foncière du Clergé sous l'ancien régime et la Vente des biens ecclésiastiques pendant la révolution, par G. LECARPENTIER, licencié ès-lettres.

Études — 20 avril: Lettre apostolique de S. S. Léon XIII. — L'invalidité et la vieillesse de Pouvrier (II), Charles Antoine. — L'œuvre de B. Pinturicchio (I), Gaston Sortais. — L'autorité divine des Livres saints. Méthodes de démonstration, Lucien Méchineau. — Un prédicateur de collège, Arnold de Rugby, Henri Brémont. — La paille et la poutre, Joseph Bur nichon. — L'attitude des Congrégations en 1880 (III), C. de Rochemonteix. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

5 mai: Lettre apostolique (suite). — Le Saint-Siège et la démocratie chrétienne, Lucien Roure. — L'œuvre de B. Pinturicchio (II), Gaston Sortais. — Le divorce et l'Italie, Pierre Suau. — Le rayon, Henri Brémont. — Encyclopédies modernes, Joseph Brucker. — Bul-

letin d'histoire. Le mouvement biographique sur le 17e siècle, *Henri Chérot*. — L'image du Christ visible sur le saint Suaire de Turin, *Joseph Brucker*. — Contribution philosophique à l'étude des sciences, *Auguste Haté*. — Le médecin chrétien et le code de ses devoirs, *Dr Surbled*. — Élections, E. C. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris VI.
Abonnement: 35 frs. Union postale: 30 fr.



III. l'Abbé Perruchon

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs, l'âme de M. l'abbé Perruchon, curé de Charvensod, au Val d'Aoste, zélé Coopérateur depuis plus de vingt ans, des Œuvres salésiennes, qu'il ne voulut pas oublier dans ses dernières volontés.

Voici ce qu'écrivit de lui le journal le *Duché d'Aoste* du 15 avril dernier:

« Le clergé paroissial du diocèse d'Aoste vient de faire une perte sensible en la personne de M. Julien Perruchon, curé de Charvensod.

« Ce digne ecclésiastique, né à Champorcher le 26 avril 1838 et ordonné prêtre le 14 juin 1862, avait successivement occupé le poste de vicaire à Rhême-Notre-Dame, à Lillianes et à Perloz. Nommé curé à Doués en 1870, il fut transféré, en 1877, à Charvensod, paroisse qu'il desservit avec ponctualité et dévouement jusqu'à sa mort inopinément survenue le 16 du mois courant à la suite d'une attaque d'apoplexie.

« M. Julien Perruchon est parti de ce monde avec la réputation d'un prêtre très régulier, instruit en théologie, pieux et édifiant.

« Sous des dehors simples il cachait un grand cœur. Sa naïveté n'enlevait rien à sa prudence, et sa charité allait au pair de son zèle pour l'accomplissement des devoirs de son ministère et de son dévouement pour toutes les œuvres de l'action catholique. Il a été, pour tout dire en un mot, un prêtre selon l'esprit de son état.

« Aussi sa mort laisse un vide dans le clergé et un deuil profond dans la paroisse qu'il a desservie.

« Le concours et les démonstrations qui ont eu lieu à ses funérailles à Charvensod, en sont une preuve touchante.

« M. le chanoine Clos en a donné l'oraison funèbre: ce discours se ressentait de l'ami et du confrère dévoué.

« Paix à sa belle âme! »

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 avril au 15 mai 1902

France

- AGEN: M. le Ch^{me} Gauthier, *Montpezat*.
- AVIGNON: M. l'abbé Bonnetille, *Avignon*.
- BAYONNE: M. l'abbé Brune, *Coarraze*.
- BORDEAUX: M. l'abbé U. Guilbaud, *Begadan*.
- BOURGES: M. l'abbé Aupic, *St-Amand*.
- CLERMONT: M. l'abbé Champomier, *Servant*.
- NANCY: M. l'abbé Pierre, *Nancy*.
- PARIS: M. l'abbé Raynaud, *Paris*.
- SÉEZ: M. le Ch^{me} Foucault, *Sééz*.



- AJACCIO: M^{me} Victoire Ceccaldi, *Piana*.
- BORDEAUX: M. J. Papin de Lagacherie, *Plassac*.
- BOURGES: M. Louis Porcher, *Bourges*.
- CAMBRAI: M^{lle} R. J. Trannin, *Lille*.
- M^{me} Alfred Masse, *Lille*.
- M^{me} Thomas-Lesay, *Lille*.
- CLERMONT: M. Gabriel Virevaux, *Clermont* (50 frs.).
- FRÉJUS: M. Marius Bonnet, *Pourrières*.
- LAVAL: M^{lle} Félicie Cadod, *Craon*.
- MARSEILLE: M^{lle} Clarisse Esmieu, *Marseille*.
- M. Paul Gérin, *Marseille*.
- M^{me} Ponson de Champlagarde, *Marseille*.

- NANCY: M^{me} Jacob, *Pompey*.
- NANTES: M^{lle} F. Sompsois, *Nantes*.
- M^{lle} L. Bouvron, *La Chapelle-Launay*.
- M^{lle} Lucile Daudier, *Nantes*.
- ORAN: M^{me} Navarre, *Oran*.
- M^{me} Galan, *Oran*.
- M. Bleid, *Oran*.
- PARIS: M^{lle} B. Passy, *Paris*.
- M. Christian de Coulonge, *Paris*.
- LA ROCHELLE: M^{me} Marie Galland, *La Rochelle*.
- ST-BRIEUC: M. Y. M. Poins, *Kérity*.
- TROYES: M. Vivien-Bertrand, *Troyes*.
- VALENCE: M^{me} Marie Mouton, *Tain*.
- M. Jean Got, *Saillans*.

Étranger

Sa Béatitudo Mgr Pierre IV Géraigiry, Patriarche Grec-Catholique-Melchite d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient.



- ITALIE: M. l'abbé Julien Perruchon, *Charvensod*, (100 frs.).



- BELGIQUE: R^{de} Mère Marie Sommer, *Leuven*.



- ALSACE-LORRAINE: M^{lle} M.-Th. Uhlmann, *Obernai*.
 - BELGIQUE: M^{me} Victor Blaimont, *Fosses*.
- Pater, Ave, Requiem.**